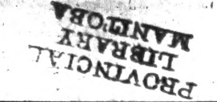
VOLUME XI | WINNIPEG, MAN., MARDI 4 SEPTEMBRE 1923 | NUMERO 13



Adressez to... correspondance à "L... ...TE"
A... ...rs:
Canad... ...is - - $2.00
Union ... - - $2.50

LA LIBERTÉ

Directeur: Donatien Frémont

DIEU ET MON DROIT

Téléphones - A 1816—A 1817
Publiée par la
WEST CANADA PUB. CO., Ltd.
619, Ave McDermot

PAS DE "POOL" AU MANITOBA

L'organisation est poussée activement dans les deux autres provinces

Le comité général d'organisation nommé par le bureau des directeurs des Fermiers-Unis du Manitoba a décidé à l'unanimité, jeudi, qu'il n'y aurait pas de "Wheat Pool" dans la province pour la récolte de 1923. Il est entendu cependant que l'organisation va être maintenue pour l'établissement d'un "pool" en 1924.

Les raisons

La formation de "pools" provinciaux distincts plutôt que d'un "pool" interprovincial dans l'Alberta et la Saskatchewan, l'impossibilité pour le Manitoba d'organiser un "pool" seul cette année et plusieurs autres raisons ont amené cette décision.

Dunning conseille de signer le contrat

Régina — Le premier ministre Dunning a fait la déclaration suivante:

"Je suis convaincu que la majorité des fermiers de la Saskatchewan désire essayer le système du "Wheat Pool". J'espère donc que l'effort actuel pour le lancer va réussir.

"En parlant en public pour expliquer le projet de "pool", je n'avais pas l'intention d'engager chaque fermier en particulier à signer le contrat. C'est une chose que chaque fermier seul peut décider pour lui-même, en tenant compte de la propre situation de ses affaires; mais je dis qu'en toute justice pour lui-même et pour les hommes qui ont pris la direction de l'entreprise, il devrait se rendre compte de tout ce que renferme le contrat avant de le signer.

"Les organisateurs ont décidé que l'expérience ne peut être tentée si les contrats ne couvrent pas 50 pour cent de la superficie en blé. Il ne sera satisfaisant pour personne que la tentative échoue faute du minimum requis. J'espère donc que chaque fermier qui croit au système du "pool" avec cette forme de contrat le signera, puisque c'est le seul moyen d'essayer le système."

Dans la Saskatchewan

Régina, 3 sept. — La campagne organisée pour obtenir des contrats couvrant 6,166,000 acres de terre semée en blé dans la Saskatchewan a réuni jusqu'à présent un total de 3,938 contrats couvrant 613,685 acres.

Les circonscriptions électorales qui ont envoyé des contrats sont les suivantes: Cannington, Cypress, Gravelbourg, Hanley Kindersley, Kinistino, Last Mountain, Lumsden, Maple Creek, Milestone, Moose Jaw comté, Morse, North Qu'Appelle, Nortukeu, Prince Albert, Rosetown, Saskatoon comté, South Qu'Appelle, Swift Current, Tisdale, Touchwood, Turtleford, Wolseley et Yonda.

Celles qui n'ont encore rien envoyé sont: Yorkton, Moosomin, Estevan, Francis, Wadena, Willow Bunch, Shellbrook, Saskatoon City, Melfort, Lloydminster, Jackfish Lake, Ile à la Crosse, Happyland, Cumberland, Canora, Biggar et Bengough.

75 pour cent de l'objectif atteint dans l'Alberta

Calgary — Le nombre total des contrats reçu vendredi était de 22,171, couvrant une superficie de 2,125,620 acres. D'après ces chiffres, le "pool" aurait obtenu 73.73 pour cent de son objectif, qui est la moitié de la superficie semée en blé dans la province.

LA BIERE DANS UNE SEMAINE

Les magasins de liqueurs ne seront cependant pas ouverts avant le commencement d'octobre

Les premiers envois de liqueurs destinés aux magasins du gouvernement arriveront à Winnipeg le 15 septembre et le reste de l'approvisionnement est attendu vers la fin du mois. Les dépôts de liqueurs seront ouverts à cette date.

Pour ce qui est de la bière, on pourra s'en procurer des brasseries, moyennant un permis, dans une semaine.

Le président de la commission des liqueurs, R.-D. Waugh, est attendu à Winnipeg le 3 ou le 4 septembre. Aucune décision ne sera prise avant son retour quant au choix du personnel.

La commission n'a pas l'intention d'acheter de local pour le moment, mais simplement de louer, en attendant qu'elle soit en mesure de connaître exactement les besoins de l'entreprise.

Les commissaires W.-J. Bullman et W.-P. Dutton, de retour de Montréal, parlent en termes chaleureux de l'assistance précieuse qu'ils ont reçue de la commission des liqueurs de la province de Québec. Ils déclarent que sans la courtoisie et les services signalés des membres de cette commission il leur eût été tout à fait impossible d'arriver à compléter aussi rapidement leur organisation.

CRISE GRAVE ENTRE L'ITALIE ET LA GRÈCE
ON REDOUTE UNE NOUVELLE GUERRE EUROPENNE

Le massacre, en territoire grec, d'une mission italienne, provoque un vif émoi en Europe — Mussolini exige de sévères mesures de réparations que la Grèce rejette en partie — La flotte italienne débarque à Corfou après un bombardement qui fait une quinzaine de victimes — L'affaire est portée devant la Ligue des Nations, mais l'Italie prétend que celle-ci est incompétente à régler le différend

Athènes — Le général italien Tellini, président de la commission internationale pour la délimitation des frontières entre la Grèce et l'Albanie, et quatre membres de sa suite ont été massacrés à 32 milles de Janina. La route est très boisée en cet endroit et ils s'avançaient sans escorte, selon leur coutume. Les membres français, anglais, grecs et albaniens de la commission n'accompagnaient pas le général Tellini.

Mussolini agit

Rome — L'opinion publique italienne est très montée. Le premier ministre Mussolini, interprétant les sentiments de toute la nation, a donné l'ordre au ministre d'Italie à Athènes de demander réparation au gouvernement grec sous la forme suivante:

1o—Présentation d'excuses officielles complètes au gouvernement italien par la plus haute autorité militaire.

2o—Funérailles solennelles en l'honneur des victimes du massacre, dans la cathédrale catholique d'Athènes, avec l'assistance de tous les membres du cabinet grec.

3o—Honneurs rendus au drapeau italien par la flotte grecque dans les eaux du Pirée. Une division navale italienne s'y rendra dans ce but. Les vaisseaux grecs tireront 21 coups de canons avec les couleurs italiennes flottant à leurs mâts.

4o—Enquête sérieuse faite sur le théâtre du massacre par les autorités grecques avec l'aide de l'attaché militaire italien, le colonel Perrone, pour la sécurité duquel le gouvernement grec sera tenu responsable. Cette enquête devra être terminée dans les cinq jours qui suivront l'acceptation de ces conditions.

5o—Punition par la peine de mort de tous les auteurs du crime.

6o—Remise d'une indemnité de cinquante millions de lire italiennes dans les cinq jours de la présentation de la note italienne.

7o—Honneurs militaires rendus aux corps des officiers italiens au moment de leur embarquement.

La Grèce rejette trois des demandes

Athènes, 30 août — Le gouvernement a répondu à l'ultimatum de l'Italie. Il accepte quatre de ses demandes et en rejette trois. Il estime que les quatrième, cinquième et sixième demandes portent atteinte à la souveraineté et à l'honneur de la Grèce.

L'Italie occupe Corfou

Rome, 31 août — M. Mussolini a informé les représentants de l'Italie à l'étranger que la réponse de la Grèce à l'ultimatum italien équivalait à un refus complet et qu'afin de l'amener à comprendre ses responsabilités il avait ordonné le débarquement temporaire de troupes italiennes à Corfou.

Les correspondants des journaux grecs ont reçu l'ordre de quitter le pays et un certain nombre s'y sont déjà conformés.

Le bombardement fait quinze victimes

Athènes, 31 — Corfou a été occupé cet après-midi après un vif bombardement au cours duquel quinze civils grecs au moins ont été tués et beaucoup d'autres blessés.

La demande de reddition a été faite à 2 h. et le bombardement a commencé à 5 h.

Le débarquement des troupes s'est fait sous la protection des canons de la flotte. L'amiral Bellini a pris l'administration de la ville.

Occupation pacifique

Rome, 31 — Mussolini déclare que cette mesure est temporaire et que l'Italie n'entend pas faire acte de guerre. Elle veut simplement sauvegarder son prestige et manifester sa détermination inébranlable d'obtenir les réparations qui lui sont dues conformément à la loi et à la coutume internationales.

Devant la Ligue des Nations

Genève, 31 — Le délégué grec à Genève a reçu instructions de soumettre le différend italo-grec à la Ligue des Nations.

La crise italo-grecque est l'objet de toutes les préoccupations entre les délégués des cinquante pays réunis ici pour les séances du conseil de la Ligue des Nations.

L'Europe est inquiète

Londres — L'Europe est inquiète devant la situation gréco-italienne; elle songe aux conséquences tragiques de l'incident de Serajevo, il y a neuf ans, qui ressemble beaucoup à celui qui se présente aujourd'hui. On espère cependant que le premier ressentiment de l'Italie va se calmer ou que l'intervention de la Ligue des Nations produira d'heureux résultats.

Une guerre entre l'Italie et Grèce, croit-on, ne serait certainement par confinée à ces deux pays. Les conditions sont telles qu'une mesure d'hostilité conduirait à une autre jusqu'à ce que l'Europe entière serait entraînée dans une épouvantable conflagration.

On considère que la Grèce ne serait pas en état de résister à une attaque par terre ou par mer de l'Italie. Sa marine se compose d'un petit nombre de vaisseaux vieux modèles et de marins peu entraînés. Son armée comprend environ 70,000 hommes, la plupart concentrés en Thrace, et assez mal équipés. Les revers qu'elle a subis depuis trois ans ont passablement démoralisé les troupes aussi bien que la population, et le pays est peu disposé à entreprendre une nouvelle guerre.

Situation grave

Londres, 2 sept. — La situation demeure toujours grave. Les deux gouvernements s'occupent activement de faire connaître leurs cas respectifs. La presse italienne n'hésite pas à imputer à la Grèce des motifs criminels. Le gouvernement grec, de son côté, offre de soumettre la responsabilité des meurtriers à un tribunal international, de se soumettre à la décision et de payer les compensations réclamées.

L'Italie prétend que le gouvernement grec n'a pas été reconnu par les puissances et n'a pas le droit d'en appeler à la Ligue, laquelle devrait rejeter sa demande.

Pendant ce temps, le conseil de la Ligue ne se hâte pas. Il s'est ajourné à mardi et il est possible que l'étude de l'affaire soit retardée encore.

La Grèce a adressé aux Alliés une protestation énergique contre le bombardement de Corfou par les Italiens.

La province en appelle

L'hon. R.-W. Craig, procureur général, a annoncé que son département en appelle de la décision rendue la semaine dernière par le magistrat Albert Dubuc en cour de police provinciale. On se souvient que celui-ci a décidé que de la liqueur trouvée dans l'auto d'un Américain et prouvée être destinée à l'exportation ne peut être saisie en vertu de la loi de tempérance du Manitoba.

En vertu de cette décision, L.-H. Harvey, arrêté au moment de la saisie de la liqueur, a été remis en liberté; mais par un subterfuge de la loi, son auto et la cargaison ont été confisquées.

LES ELECTIONS IRLANDAISES

Le gouvernement n'a qu'une priorité de 19 sur les républicains

Dublin — Dimanche matin, la position des partis était comme suit: gouvernement, 59; républicains, 40; indépendants, 17; fermiers, 14; ouvriers, 13; sièges indécis, 10.

Le vote populaire se répartit de la façon suivante: gouvernement, 415,143; républicains, 286,161; ouvriers, 142,388; fermiers, 135,972; indépendants, 24,291.

Le département des statistiques du gouvernement déclare que d'après les résultats, 76 pour cent des électeurs on soutenu le traité et la constitution.

En certains milieux, on semble croire que les partisans de de Valéra siégeront au Dail et prendront part aux travaux parlementaires; mais ils ne pourront le faire qu'en prêtant le serment.

Pas de rouille dans l'Alberta

Edmonton — D'après les informations publiées par le ministère de l'agriculture, le blé de l'Alberta est visiblement exempt de rouille cette année.

L'hon. George Hoadley dit que le gouvernement n'a pas reçu un seul rapport indiquant la présence de rouille dans aucune partie de la province. S'il y en a, ce ne peut être que dans des localités clairsemées et sur des étendues sans importance. Le grain dans tout l'Alberta est de très belle qualité, dit-on, et l'on n'escompte aucune perte sérieuse provenant de la maladie ou autre inconvénient.

UN MINISTRE QUI PENSE A L'OUEST

L'hon. T.-A. Low va d'abord visiter l'Ouest pour y étudier avec soin la situation

Ottawa — L'hon. T.-A. Low, ministre du commerce, a discuté avec la Presse Canadienne la politique de son ministère. Il a exposé les trois points principaux qu'il se propose d'appliquer:

1.—Stricte économie dans les dépenses du ministère.

2.—Tous les efforts possibles pour poursuivre la politique de l'ancien ministre, l'hon. J.-A. Robb, en stimulant le commerce étranger.

3.—Etudier avec soin la situation de l'Ouest afin d'avoir une base pour son développement.

M. Low déclara qu'un de ses premiers actes officiels serait de visiter les principaux centres de l'Ouest pour se familiariser avec les problèmes de l'Ouest tels qu'on les y considère. Ce sera un voyage d'affaires à travers les régions qui demandent des études plus spéciales.

Il désire particulièrement avoir l'occasion de conférer avec les représentants de l'Ouest. Il a signalé, comme pouvant faire le sujet d'une enquête, la région de la rivière la Paix, les possibilités d'exporter des fruits en Okanagan et le développement du nord du Manitoba. Il s'est intéressé vivement au développement du commerce des produits de la ferme pour encourager les fermiers de l'Ouest canadien.

L'un des buts de M. Low consiste à accroître le commerce en développant l'Ouest du Canada. Il a dit qu'il désirait recueillir toutes les informations possibles afin d'être en mesure de travailler en coopération avec les ministres de l'agriculture, de l'immigration, de l'intérieur et des chemins de fer. Un transport rapide et des facilités de marché adéquates pourraient, pense-t-il, apporter quelque remède à l'Ouest et stimuler d'autant la prospérité dans l'Est.

Parlant avec ses connaissances de l'Est et avec son expérience dans les affaires, M. Low croit que pour le Canada tout entier le développement du commerce extérieur promet la restauration rapide de l'agriculture. Pour sa part, en ce qui concerne l'Ouest, il a seulement besoin de se convaincre de l'efficacité des remèdes suggérés et il se dévouera pour les obtenir. Il est convaincu que le gouvernement actuel s'intéressera vivement à toute solution qui contribuerait à régler les conditions sérieuses auxquelles l'Ouest doit faire face.

UN TREMBLEMENT DE TERRE FAIT 320,000 VICTIMES AU JAPON

Ce que le choc et le feu ont épargné est englouti par un raz de marée — Scènes de désolation et de ruines — Des centaines de mille sinistrés sans aliment et sans eau

San Francisco — Tokio, Yokohama et les villes voisines ne sont plus que des ruines fumantes et plus de 320,000 personnes ont péri à la suite d'un tremblement de terre arrivé samedi. La destruction et la mort planent sur un rayon d'environ 50 milles autour de Tokio. L'étendue du désastre en dehors de cette zone ne peut encore être déterminée, à cause de l'interruption des communications.

Les villes de Tokio et de Yokohama sont "comme un enfer", disent les dépêches; les maisons s'écroulent, le feu se propage partout, il y a de tous côtés des morts et des mourants, on n'entend qu'explosions et cris de terreur de la populace.

Ce que le tremblement de terre et le feu ont épargné sur terre est écrasé ou noyé par les vagues du raz de marée.

Des milliers de personnes sont sans nourriture et sans eau, et dans l'impossibilité d'en avoir pour le moment.

La ville d'Atama a été démolie, ensevelissant 6 ou 7,000 personnes. A Ito, plus de 500 maisons ont été balayées par le raz de marée.

La ville de Nagoya, 620,000 habitants, 70 milles à l'ouest de Tokio, est presque détruite. La station navale japonaise, près de Yokohama, a été engouffrée par une vague de raz de marée.

Le choc de samedi, qui a dévasté Tokio, a été le plus grand enregistré par le seismographe de Manille depuis 30 ans. Un grand nombre d'édifices publics ont été détruits. On croit que les victimes dépassent en nombre celles du grand désastre de 1556, dans lequel il périt plus de 100,000 personnes.

L'empereur, l'impératrice et le prince régent sont saufs.

Le marquage des bêtes à cornes se fait sans cruauté

Montréal — Le marquage des bêtes à cornes à l'électricité s'est fait pour la première fois mercredi à la satisfaction complète des représentants de la Société protectrice des animaux. Vingt bouvillons ont été marqués d'un "C" de deux pouces par quatre dans les cours à bestiaux de Montréal. Les animaux ne paraissaient pas se rendre compte qu'ils avaient reçu l'application d'un fer chauffé à blanc et leur peau n'a pas été du tout endommagée.

Le Président Harding victime de la prohibition

Londres — L'ex-gouverneur Sproule, de la Pennsylvanie, croit que la prohibition a hâté la fin du président Harding. Il pensa, dit-il, qu'il était de son devoir, à cause de la prohibition, de donner l'exemple public de l'abstention. Il avait coutume de prendre de temps en temps un verre de "Scotch" et il est certain que cela lui manqua au cours de la tâche laborieuse que fut son voyage en Alaska."

Nouvelles brèves

REGINA — Soixante mille licences d'autos ont été émises cette année dans la Saskatchewan. Dans ce nombre ne sont pas compris 1,300 autos de livraison et les camions automobiles.

CALGARY — Le temple mormon de Cardston, Alberta, qui a coûté un million de piastres, vient d'être inauguré. C'est le premier au Canada et dans toute l'Amérique, hors l'installation princière de Salt Lake City, dans l'Utah, E.-U.

REGINA — Les estimés du rendement du blé par les divers correspondants de la Saskatchewan Co-operative Elevator Co. varient de 10 à 30 minots à l'acre. Dans la majorité des cas le chiffre est dans le voisinage de 20 minots.

GRAVELBOURG, Sask. — George Wachter, fermier de Palmer, et son homme engagé, H. Peterson, ont été sérieusement blessés dans un accident d'automobile. La machine a capoté au moment où le chauffeur cherchait à éviter un attelage de chevaux.

RIGA — Un message de Moscou dit que le gouvernement soviétique a décidé d'accorder des concessions de terre aux Doukhobors qui ont quitté le Canada pour retourner dans l'Ukraine.

SOURIS, Man. — George Woolmore a été tué instantanément sur la ferme de Gordon Paterson; il a eu le corps écrasé sous les roues d'un lourd wagon.

WINNIPEG — Plus de 125 nouveaux élévateurs ont été construits dans les provinces de l'Ouest au cours de l'été.

EDMONTON — Le premir ministre Greenfield dit qu'il n'y a absolument rien de vrai dans la nouvelle venant de Calgary qui mentionnait des élections générales provinciales pour le 5 novembre.

OTTAWA — D'après le recensement il y a eu une augmentation de près de 40 acres dans la grandeur moyenne des fermes canadiennes depuis dix ans.

COBALT, Ont. — Deux trains sont entrés en collision sur le chemin de fer Témiscamingue et Nord Ontario. Deux employés ont été tués et plusieurs autres blessés.

QUEBEC — L'église de Saint-Hilarion, comté de Charlevoix, a été détruite par la foudre. Seules les Saintes Espèces ont pu être sauvées. L'édifice est une perte complète. Les assurances ne représentent que $25,000.

QUEBEC — M. l'abbé Massé, curé de Fortierville, ancien rédacteur à l'"Action Catholique", a été tué accidentellement par une explosion de dynamite.

PARIS — M. Louis Arnould, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, ancien professeur à Montréal, vient d'être fait chevalier de la légion d'honneur, au titre de l'Instruction Publique.

PARIS — Le gouvernement français a promu le duc de Montpensier, frère cadet du duc d'Orléans, du grade de chevalier à celui d'officier de la Légion d'honneur, en reconnaissance de ses services rendus comme explorateur.

LONDRES — D'après l'Institut International d'Agriculture, la récolte de blé en France est estimée à près de 7,500,000 tonnes; l'année dernière elle avait été de 6,300,000 tonnes.

POUR LE TONKIN

Quatre religieuses carmélites ont passé deux jours à Saint-Boniface; elles se rendaient à Vancouver où elles doivent s'embarquer le 6 pour le Tonkin. Pendant leur bref séjour ici, elles ont visité les archevêques de Saint-Boniface et de Winnipeg et les communautés religieuses.

Leur voyage durera six semaines. L'une d'elles est religieuse depuis dix-neuf ans au Carmel de Montréal et les trois autres sont postulantes. La religieuse, née Blanche Michaud, est originaire de Saint-Roch de Québec; elle porte en religion le nom de Soeur Marie-Blanche de Saint-Joseph. L'une des postulantes, Mlle Marie-Antoinette Godbout, est également originaire de Saint-Roch de Québec; son nom de religion est Soeur Marie-Aimée de Jésus. La deuxième postulante, Mlle Aurore Lesage, en religion Sr Elisabeth de la Trinité, est de la paroisse du Saint-Enfant-Jésus, de Montréal, tandis que la troisième, Mlle Marie-Antoinette Bourassa, en religion Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus, est de Ste-Anne d'Yamachiche.

Ces vaillantes filles du Canada français esquissent, à la suite de leurs devancières, avec une modestie égale à leur courage, un geste apostolique de premier ordre. "Une Carmélite en Chine", disait un évêque du Céleste Empire, "vaut dix missionnaires".

TOKIO — Le comte Gombei Yawa-Moto a été nommé premier ministre du Japon pour succéder au baron Kato qui est mort la semaine dernière.

TROIS-RIVIERES — Le Dr L.-P. Normand a démissionné comme maire de Trois-Rivières. Il donne comme motifs la partisannerie politique et l'apathie manifestées aux dernières élections.

LE CONGRES DU CONSEIL CANADIEN DU BIEN-ETRE DE L'ENFANCE

Le programme de la journée française, qui aura lieu le mercredi 12 septembre, à l'hôtel Marlborough, sous la présidence de l'honorable Juge Prendergast

La quatrième conférence annuelle du Congrès du Bien-Etre de l'Enfance aura lieu à Winnipeg, hôtel Marlborough, les 11, 12, 13 et 14 septembre.

Comme nous l'avons annoncé, une journée sera consacrée aux délibération en français et un grand nombre de nos compatriotes de Winnipeg et de Saint-Boniface voudront assister aux deux séances de cette journée, qui sera celle du mercredi 12 septembre.

Mme P.-E. Marchand, présidente de la Fédération des Femmes canadiennes-françaises, d'Ottawa, est chargée de son organisation et elle doit arriver à Winnipeg quelques jours avant l'ouverture, pour mettre la dernière main à son travail.

Nous aurons en outre parmi nous, à cette occasion, plusieurs visiteurs distingués de la province de Québec et la partie française du congrès ne manquera pas d'être intéressante, tant par l'importance des sujets traités que par le talent des orateurs qui y prendront la parole.

A noter que le gouvernement de la province de Québec a tenu à se faire représenter à cette conférence en y déléguant M. le Dr Ranger, de son Bureau d'Hygiène.

Voici le programme des deux séances:

Séance du matin, à 9 h. 30

Prière. Allocution du président, l'hon. juge Prendergast.

Allocution de Mme P.-E. Marchand, présidente générale de la Fédération des Femmes canadiennes-françaises, d'Ottawa.

Discours du Lieutenant-colonel J.-A. Amyot, sous-ministre de la Santé, à Ottawa.

"La santé des enfants": allocution de Mlle Anna Blais, infirmière du département provincial de la Santé publique.

Discours de l'honorable juge Prud'homme, au nom de la Société Saint-Adélard.

"Le lait pur et la santé des enfants", par le professeur I. Villeneuve, du département de l'agriculture du Manitoba.

"L'oeuvre de la goutte de lait". Discussion générale ouverte par Mme Jules Tessier, de Québec, trésorière du Conseil du Bien-Etre de l'Enfance.

Séance de l'aprèsmidi, à 2 h. 30

"Le travail des enfants et l'industrie", par M. Arthur Saint-Pierre, professeur à l'Université de Montréal, école des sciences sociales et politiques.

"La lutte anti-vénérienne et la santé des enfants", par M. le Dr Ranger, du Bureau d'Hygiène de la province de Québec.

"Les ennemis de l'enfance", par M. Arthur Prud'homme, avocat, secrétaire de la Société Saint-Adélard.

"Le foyer centre où doivent converger tous les efforts de la véritable éducation", par le Frère Joseph, directeur de l'Académie Provencher.

Discussion générale.

CHRONIQUE DE FRANCE

L'Exposition ambulante canadienne — A propos de Cécile Sorel — Baisse sur le pain — Dans la Ruhr — Une scène montmartroise — A Saint-Germain des Prés

(Service spécial de la "Liberté")

L'exposition ambulante canadienne

L'exposition canadienne quitte Strasbourg avec ses trente wagons. La presse française se montre très enthousiaste du succès de cette entreprise. Nous nous en réjouissons doublement: d'abord pour nos frères canadiens à qui nous devons tant d'affection et de reconnaissance et surtout pour la mise au point très nette, très caractéristique qui s'est faite au banquet de Strasbourg.

Nous lisons en effet dans le "Journal", un des plus grands quotidiens de Paris:

"Monsieur le Sénateur Beaubien, dans une allocution fort applaudie et souvent interrompue, fit un magnifique éloge de la France. Il compara le sort de l'Alsace sous le joug prussien à celui du Canada sous la domination anglaise, soulignant ainsi le libéralisme de la Grande-Bretagne.

— Vous êtes redevenus Français, a-t-il dit aux Alsaciens, [illegible] toujours restés."

Enfin, voilà qui [illegible] est tout à fait net et qui formule admirablement le souhait que depuis longtemps nous ne cessons pas d'exprimer, à savoir que si le Canada tout entier doit être économiquement lié à la France, toute notre affection, notre gratitude, notre admiration doivent aller aux Canadiens français.

Depuis trois cents ans ils luttent pour le prestige de notre race, de notre foi, de notre langue. Nous ne devons plus l'ignorer.

Notre gouvernement, qui semble être mis à la raison, comprendra son devoir.

Quant à l'allusion de Monsieur le Sénateur Beaubien au sujet du libéralisme anglais, nous Français nous ne partageons pas tous son bel optimisme!

A propos de Cécile Sorel

Cécile Sorel n'est pas une inconnue pour les Canadiens. A Montréal, à Québec et dans d'autres villes canadiennes elle a joué plusieurs pièces de notre répertoire classique. C'est chez nous une artiste très en vedette, pensionnaire de la Comédie française. Dernièrement, elle entrait en scène quand elle se prit le pied dans un tapis. Cet "accrochage" la fit trébucher et, en raison de la vitesse acquise, la fit aller tomber par-dessus la rampe, aux premiers rangs de l'orchestre. Les journaux se sont emparés de cette accident qui n'a eu aucune suite fâcheuse. Ils racontent que Mlle Cécile Sorel, emportée par sa sincérité et par le feu de l'action, s'est laissée tomber dans les bras d'un spectateur de l'orchestre.

Les revuistes vont nous servir tout chaud sur les scènes parisiennes cet incident insignifiant; les chansonniers vont puiser à cette source intarissable; nous voilà partis pour deux bons mois sur ce thème. Pauvre public!

Baisse sur le pain

Le prix du pain a baissé en France. Serait-ce le contre-coup de la mévente du blé, tant redoutée dans l'Ouest canadien?

Dans la Ruhr

Dans cette affaire de la Ruhr au sujet de laquelle l'Angleterre vient de rédiger sa note (encore!!), une chose demeure certaine, celle-ci: la France sait ce qu'elle veut, l'Angleterre ne le sait pas.

Sans garanties pas d'évacuation de territoire, tel est notre dernier mot. Quant au dernier mot de l'Angleterre, tout le monde l'ignore. Mais a-t-on jamais su le dernier mot des Anglais?

Une scène montmartroise

C'est à Montmartre, non pas le Montmartre de tout en haut, terre sainte du Sacré-Coeur, [illegible] Montmartre d'en bas, [illegible] se, qui regorge [illegible], de noctambules endurcis [illegible] dus aux allures louches. [illegible] tre est devenu la proie [illegible] tèques, de tous les barbares [illegible] de la grande vie. On n'y parle plus français, ou presque plus.

Si de temps à autre quelque [illegible] curieux d'études de moeurs s'aventure avec un ou deux amis dans ce monde de débauche, il en revient immanquablement écoeuré.

Montmartre, ce n'est plus Paris, ce n'est plus la France, c'est la Russie, la Bochie, l'Angleterre, l'Amérique, la Pologne, l'Italie, c'est tout ce qu'on veut.

Pour rappeler nos visiteurs étrangers aux convenances et leur remettre en mémoire qu'ils ne sont pas chez eux mais chez nous, il faut des incidents comme celui de ces jours-ci.

Dans un café de nuit s'était installée toute une bande d'Américains assoiffés. Ils étaient là absolument comme chez eux, l'établissement semblait devenu leur propriété. Un Français survient accompagné de deux amis, l'un médecin, l'autre avocat. Ces deux amis étaient des nègres de nos colonies. Vous n'ignorez pas que nos nègres coloniaux sont citoyens français au même titre que nous et qu'ils sont traités comme tels.

Nos fêtards américains ne voulurent pas l'entendre ainsi. Ils se mirent à protester, à crier, à hurler, à taper sur la table et exigèrent du patron l'expulsion de ce groupe "indésirable".

Plainte a été portée. Des sanctions ont été prises. Pour commencer la police a ordonné la fermeture immédiate de l'établissement de nuit, ce qui fera réfléchir le patron. Puis, on a fait savoir vertement aux Américains que sur la terre de France, à Montmartre ou ailleurs, les moeurs ne sont pas les mêmes qu'aux Etats-Unis. On leur a rappelé discrètement qu'ils ne sont ici que des invités, que la politesse élémentaire exige qu'un invité se soumette aux habitudes de la maison et pour terminer on leur a dit qu'ils n'avaient pas à nous faire la loi.

Bien fait! Attrappé!

A Saint-Germain des Prés

Si je ne craignais pas, d'abord d'abuser de vos lecteurs, ensuite de manquer le courrier, je vous donnerais des détails sur la cérémonie qui a eu lieu hier à Saint-Germain des Prés, à l'occasion de l'inauguration du monument de Monseigneur de Laval.

Cette cérémonie, d'un caractère tout intime, fut très impressionnante. M. Raymond Poincaré s'était fait représenter, ainsi que le ministre des Affaires étrangères. Mgr Baudrillart présidait. Parmi les Canadiens j'ai pu voir: Mgr Laflamme, archiprêtre de la basilique de Québec; M. l'abbé Langlois, supérieur du Séminaire; M. l'abbé Perrier, curé du Saint-Enfant-Jésus à Montréal; M. Philippe Roy, commissaire général du Canada et d'autres personnalités accompagnant le pèlerinage.

Albert LARRIEU.

LE SEPARATISME EN RHENANIE

Les Rhénans veulent l'indépendance et sont opposés à la politique de Berlin

Paris — La réunion des séparatistes rhénans, qui s'est tenue récemment à Dusseldorf, a été une réponse éclatante à la presse locale qui avait mis au défi les chefs séparatistes de réunir à Dusseldorf plus d'une douzaine de partisans.

L'immense salle de la Tonhalle, qui peut contenir plus de six mille personnes, était littéralement bondée, et plusieurs centaines de personnes, qui n'avaient pu trouver place dans la salle, stationnaient dans les rues avoisinantes.

Le leader séparatiste Matthes a montré que la politique de Berlin est responsable de la situation critique dans laquelle se débat actuellement l'Allemagne... "Il est temps que les Rhénans puissent se développer librement et pacifiquement; s'ils ne veulent pas être Français, ils veulent être encore moins Prussiens. Ils veulent être indépendants et servir de trait d'union entre la France et une Allemagne devenue vraiment démocratique et pacifique, et non plus inféodée au joug prussien.

L'orateur a demandé l'abandon de la résistance passive, qui conduit à la ruine économique de la Rhénanie. Longuement applaudi par l'assistance, il a terminé en déclarant que la République rhénane entend payer sa part de réparations, et que le seul moyen de salut ne peut être trouvé que dans un travail intense, acharné et producteur.

A la fin de la réunion, des listes d'enrôlement dans le parti de l'indépendance rhénane se sont rapidement couvertes de signatures.

Le parti séparatiste rhénan a désormais son journal

A Dusseldorf a paru le premier numéro du journal hebdomadaire "Das Freie Rheinland", organe du parti rhénan indépendant, qui se rattache à celui de M. Smeets.

Sa devise est: "Séparons-nous de Berlin." Et son programme est le suivant:

1o Constitution d'une Rhénanie indépendante et autonome sous forme de République des pays du Rhin;

2o Garantie du droit des gens par l'indépendance et la neutralité de ce nouvel Etat;

3o Entrée immédiate en pourparlers du nouvel Etat avec les puissances occupantes: Belgique, France et Angleterre.

L'ALLEMAGNE DOIT PAYER

M. Poincaré dit qu'elle doit faire des efforts héroïques, comme la France en 1871

Chassey-Beaupré, France — Dans un discours que le premier ministre Poincaré a prononcé ici dimanche, il a dit que l'Allemagne devait, tout comme la France en 1871, au lendemain de la guerre contre la Prusse, faire des efforts héroïques pour rencontrer le remboursement des réparations. On se souvient que la France alors, à la suite d'un appel fait à la population, retira en emprunt nationaux trois milliards de plus qu'il ne fallait pour payer l'indemnité allemande, ce qui fit dire à Bismarck: "C'est 25 milliards que j'aurais dû demander, et non cinq!"

Le discours du premier ministre a été donné à la dédicace d'un monument de guerre. Il laissait entendre à l'Allemagne qu'elle n'avait pas à espérer de réduction dans le montant de ses dettes envers la France: "Ce que nous avons fait il y a 53 ans, les Allemands peuvent au moins essayer de le faire à présent. S'ils ne s'y décident pas, ils nous obligeront de placer devant eux la menace qu'ils nous faisaient alors: "Payez-nous, ou nous demeurerons ici."

En 1871

La France, a ajouté M. Poincaré, avait à débourser 5,000,000 de francs, ce qui était alors une somme formidable. Que les paiements français aient été effectués, il est très facile de le prouver; mais il n'est pas exact que l'Allemagne ait déjà remboursé 43,000,000,000, pas même 25,000,000,000, comme le voudrait une institution économique quelconque de Washington.

M. Poincaré s'est rendu à Chassey, village de 180 habitants, pour montrer la sympathie de la France en faveur de la plus petite localité du pays affectée par la guerre. Le discours qu'il a prononcé a été une réponse à l'Allemagne devant 400 citoyens tout au plus, et en face d'une simple pierre érigée à la mémoire de dix soldats de l'endroit tombés au champ d'honneur. L'état-major du général Maginot assistait aussi à la cérémonie.

Remboursements

"Les chiffres de remboursement offerts par l'Allemagne sont pour le moins arbitraires et cela montre ce qui nous attendrait si une commission d'experts devait décider de la solvabilité allemande. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'attitude du gouvernement ne changera jamais sur ce point."

Ambitions

Le premier ministre a justifié sa politique future par l'histoire du passé. "L'Allemagne, dit-il, n'a jamais fait grand mystère de ses ambitions, et tous les rêves qu'elle avait faits de nous terrasser elle les a vus s'évanouir pour jamais. Les autres nations alliées n'avaient pas à craindre autant que la France: la Manche protégeait l'Angleterre contre les menaces allemandes; la Belgique n'aurait perdu qu'Anvers et ses côtes; l'Italie serait restée à peu près la même qu'à présent; la Serbie et la Roumanie ne pouvaient que devenir les vassales de l'Allemagne. Les Etats-Unis n'auraient peut-être rien eu à démêler présentement avec l'Allemagne, mais ils ne seraient certainement pas restés indifférents à la formation d'un empire colossal qui, après avoir absorbé l'Europe, n'aurait pas manqué de vouloir jeter ses ambitions autour du globe. Toute la terre serait devenue soumise aux Hohenzollern, qui seraient devenus les empereurs de la race humaine.

"Et ce ne sont pas là des chimères écloses dans des esprits malades. Ce n'est pas la première fois qu'on aurait voulu les réaliser. Ainsi qui, aujourd'hui, pourrait nous contester le droit de réveiller nos craintes, surtout en face de l'exécution d'un traité qui à plusieurs des nôtres a paru marqué au coin d'une modération par trop excessive?"

Un taureau met la ville en émoi

Kitchener, Ont. — Rendu furieux par l'odeur du sang qui montait de l'abattoir où il avait été conduit, un taureau a brisé tous les liens qui le retenaient et défié pendant deux heures tous les efforts pour l'attrapper. Dans sa course endiablée, l'animal renversa un homme sur la rue, jeta dans le fossé un automobile léger et projeta un cheval à terre. Les habitants étaient terrorisés en voyant le taureau envahir leurs cours ou leurs jardins. Plusieurs enfants n'échappèrent à ses cornes que par miracle. Le taureau fut finalement cerné par les ouvriers du port et tué au fusil.

LA REPONSE DE LA BELGIQUE

Le gouvernement de Bruxelles adopte la même attitude que celui de Paris

Paris — Dans sa réponse à la dernière note de l'Angleterre concernant les réparations allemandes, le gouvernement belge prend la même attitude que la France sur les principaux points en litige. Il soutient que la légalité de l'occupation de la Ruhr a été établie par l'action préalable des Alliés, y compris la Grande-Bretagne, et que l'évacuation du bassin de la Ruhr ne peut se faire sur de simples promesses de l'Allemagne.

La réponse traite en particulier de la justice des prétentions de la Belgique sur les premiers paiements de réparations. Elle déclare que jusqu'à présent la Belgique n'a reçu que deux millions de marks-or de plus que la Grande-Bretagne.

Deux problèmes connexes

Le ministre des Affaires étrangères, M. Jaspar, affirme que le problème des réparations et la question des dettes interalliées sont intimement liés ensemble, et il propose une nouvelle manière de procéder dans les négociations. Il suggère aux Alliés de reprendre leurs conversations sans retourner au vieux régime des conférences.

M. Jaspar fait remarquer que, s'il fallait réduire la dette de l'Allemagne, la balance à payer ne devrait être appliquée qu'en compensation des dégâts causés à la propriété. Cela semble vouloir dire que les pensions devraient être retranchées des réclamations alliées et qu'ainsi la part de la Grande-Bretagne serait réduite à un minime pourcentage.

La faute aux Allemands

Ce sont les Allemands eux-mêmes qui, par leur violence et leur résistance, ce sont attiré le régime en vigueur dans la Ruhr, dit la note. On n'avait d'abord cru entreprendre qu'une opération économique, une simple mainmise sur les gages que les Alliés étaient en droit d'exiger en vertu des clauses du traité de Versailles. Si l'occupation a pris un aspect plus militaire, ajoute le ministre, c'est la faute aux Allemands. L'occupation sera modifiée quand le peuple allemand le voudra, c'est-à-dire quand il se départira de son attitude actuelle.

La note répond, avec force détails, à l'insinuation contenue dans la communication britannique, à savoir que la Belgique avait été indûment favorisée, les autres alliés ayant fait des sacrifices alors que sa priorité était maintenue.

Droit de la Belgique

"Le droit particulier de la Belgique aux réparations, affirme la note, a été reconnu dans le septième des 14 points du président Wilson. Le gouvernement anglais lui-même l'a reconnu dans le document promettant solennellement à la Belgique qu'elle recevrait, après la guerre, indemnisation complète des immenses dommages qu'elle subissait uniquement pour rester fidèle à ses engagements envers les puissances qui avaient garanti sa neutralité."

Bien que ses revendications dussent passer avant celles des autres pays, fait observer M. Jaspar, la Belgique n'a reçu en espèces et en nature guère plus que la Grande-Bretagne ou la France. Il donne alors ce qu'il dit être les chiffres exacts en marks-or: Grande-Bretagne, 1,297,000,000; France, 1,175,000,000; Belgique 1,299,000,000; autres alliés, 642,000,000.

Estelle et son fiancé

Le roi de Suède, à Stockholm, prenait l'autre jour son café au lait fumant, lorsque le maître d'hôtel du palais vint lui apporter une dépêche ainsi conçue:

"Cher Georges, lundi, à 6 heures du soir, sans faute, je vous attendrai à l'Odinsplate jusqu'à 7 heures. Surtout, ne manquez pas au rendez-vous. Votre Estelle."

Le souverain fut plus égayé que choqué d'une familiarité reposant évidemment sur un malentendu. En examinant de plus près l'enveloppe, le roi s'aperçut que l'oblitération du télégraphe avait caché la moitié de l'adresse qui, écrite par une main féminine, était sous sa forme première: "Sweisson (ou Swanssen), No 87, à bord de "S. M. Gustave V." Il ne restait plus d'apparents que les mots "S. M. Gustave V", qui est le nom d'un navire-école de la flotte suédoise.

Après une brève enquête, la lumière se fit. Le roi de Suède ne voulut pas que la jeune fille attendit en vain son fiancé. Le commandant du navire-école reçut par T. S. F. un radiotélégramme, le priant d'accorder un congé au futur époux.

VOLUME XI. WINNIPEG, MAN., MARDI 4 SEPTEMBRE 1923 NUMERO 13

Un enfant est vraiment orphelin de mère si celle-ci, par inintelligence, par négligence ou par ignorance, ne remplit pas auprès de lui le rôle que Dieu et la nature lui ont assigné.

Dr Joseph GAUVREAU.

LA LIBERTÉ

La Chine exceptée, le Canada est le pays du monde où il meurt le plus d'enfants.

Henri BOURASSA.

SAUVONS NOS ENFANTS!

Mardi prochain, le Conseil du Bien-Etre de l'Enfance inaugurera à Winnipeg sa quatrième conférence annuelle, dont les séances se poursuivront pendant quatre jours. Le programme des travaux, que l'on trouvera dans une autre colonne, indique suffisamment l'objet et l'importance de cette réunion.

Le Conseil du Bien-Etre de l'Enfance est une organisation fédérale destinée à grouper et à coordonner les efforts des particuliers et des institutions en vue du développement physique, intellectuel et moral des enfants. Il recrute ses membres parmi les organisations nationales, fédérales, provinciales et municipales et les institutions vouées aux soins des jeunes enfants, aussi bien que parmi les personnes intéressées à cette oeuvre. Toutes les grandes associations du pays qui poursuivent un but d'amélioration de la santé publique et d'aide féminine se font un honneur de participer aux travaux du Conseil. Notons en particulier la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, de Montréal (section féminine de la Société Saint-Jean-Baptiste) et la Fédération des Femmes canadiennes-françaises, d'Ottawa.

Le Conseil du Bien-Etre de l'Enfance a pris cette année une initiative qui nous intéresse au plus haut point et va donner a cette organisation un caractère nettement national. Il a décidé d'avoir une journée de délibérations en français. Celle-ci aura lieu le mercredi 12 septembre et sera présidée par l'honorable juge Prendergast. Des compatriotes distingués de l'Est figurent au programme. Nous aurons le plaisir d'entendre: Mme P.-E. Marchand, d'Ottawa; Mme Jules Tessier, de Québec; M. J.-A. Amyot, sous-ministre de la Santé à Ottawa; M. le Dr Ranger, du Bureau d'Hygiène de la province de Québec; M. Arthur Saint-Pierre, professeur à l'Université de Montréal. La liste des orateurs comprend aussi des noms bien connus du Manitoba: l'honorable juge Prud'homme; le Frère Joseph, directeur de l'Académie Provencher; Mlle Anna Blais, du département provincial de la Santé publique; notre collaborateur le professeur I. Villeneuve; l'avocat Arthur Prud'homme, etc.

Cette journée française de la conférence du Bien-Etre de l'Enfance sera ce que nous la ferons, et il nous appartient d'en faire un succès. Nous devons montrer par notre présence que nous apprécions les efforts des organisateurs pour nous donner des conseils et des informations utiles dans notre langue. Nos différentes associations nationales comprendront le devoir qui leur incombe dans la circonstance et sauront employer leur influence a créer de l'intérêt autour de l'événement.

L'un des résultats de la convention du 12 septembre sera certainement d'attirer l'attention sur nos différentes institutions de charité destinées à recueillir les orphelins et les enfants négligés. Il n'est que juste de rendre hommage à tant de dévouements trop peu connus et de susciter de l'aide à ces oeuvres d'utilité publique. Mais notre population devrait aussi en recueillir certaines leçons de choses dont elle a un besoin évident.

Ne l'oublions pas, au moment où l'immigration menace de noyer l'élément français dans l'Ouest, le problème de l'enfance représente pour nous une question nationale. On vante depuis longtemps la vitalité de la race canadienne-française sans s'arrêter suffisamment à l'un des aspects du tableau. Les familles de douze et de quinze enfants dans lesquelles deux ou trois seulement réussissent à vivre n'ont pas de raison de se glorifier. Notre pays se range parmi ceux à la natalité la plus forte, c'est vrai, mais il a aussi le privilège peu envié de détenir le pourcentage le plus élevé au chapitre de la mortalité infantile.

On s'imagine volontiers, — et c'est même devenu un dicton populaire — que les enfants nés à la campagne sont naturellement robustes, qu'il n'y a rien à leur épreuve et qu'ils en réchappent toujours. Erreur profonde. Des statistiques récentes prouvent que la mortalité infantile dans les centres ruraux n'est pas inférieure à celle des villes; elles révèlent surtout que le pourcentage d'enfants faibles, infirmes, prédisposés à la tuberculose, est sensiblement plus élevé à la campagne. Cela s'explique aisément par le fait que dans les grands centres, les parents ont plus de facilités pour faire examiner et soigner leurs enfants. Faut-il le dire?... sur certaines fermes les petits animaux sont traités avec plus de soins et d'intelligence que les bébés de la maison qui s'élèvent un peu à l'aventure.

Nous avons sous les yeux les statistiques de la paroisse de Lorette qui vont nous permettre de montrer l'étendue du mal par des chiffres précis. La population est de 600 âmes et l'érection canonique remonte à quarante ans. Au cours de cette période, il a été enregistré 1,338 baptêmes et 533 sépultures. Sur ce dernier chiffre, 331 représentent les décès d'enfants âgés de moins de dix ans; 87 sont morts au-dessous d'un mois, 220 au-dessous d'un an et 302 au-dessous de cinq ans.

Il ne s'agit pas d'un cas isolé et nous avons la certitude que la même proportion effroyable existe dans toutes les parties de l'Ouest habitées par les nôtres. Une mortalité infantile de 25 pour cent sur le chiffre des naissances et de 62 pour cent sur le nombre total des décès, voilà une situation capable de nous faire réfléchir et qui devrait donner le coup de mort à la légende de l'invulnérabilité des petits élevés à la campagne.

La cause première de cet état de choses est l'ignorance dans laquelle sont la majorité des mères des soins à donner aux nouveau-nés, en même temps que du régime alimentaire et des conditions hygiéniques qui leur conviennent à elles-mêmes. Nos Canadiennes de la campagne devraient donc s'intéresser plus que les autres aux problèmes de l'enfance: alimentation, soins de propreté, traitement des maladies du premier âge, etc. Le coeur de la femme ne suffit pas pour remplir dans leur plénitude les fonctions de la maternité: il faut y joindre des connaissances précises.

Un congrès comme celui du Bien-Etre de l'Enfance devrait réussir à vulgariser un peu de ces notions non seulement utiles, mais absolument indispensables, si nous voulons sauver nos enfants, nous multiplier et par là maintenir notre position dans les provinces de l'Ouest.

Donatien FREMONT.

De-ci de-là

Manitoba et Québec

Les membres de notre jeune Commission des liqueurs, qui étaient allés faire un petit tour dans la province de Québec afin de s'initier à leurs nouvelles fonctions en voyant à l'oeuvre leurs collègues de là-bas, sont revenus absolument enthousiasmés. A les en croire, ces commissaires canadiens-français sont des types réellement épatants qui connaissent leur affaire à fond; et avec cela, d'une obligeance extraordinaire. C'est grâce à leurs bons offices, en tout cas, que nous allons avoir au Manitoba un service de contrôle des liqueurs perfectionné et qu'il sera en mesure de fonctionner beaucoup plus tôt que si nos commissaires avaient été réduits à leurs propres moyens.

Bravo pour Québec! Mais pendant qu'on y est, pourquoi ne pas suivre le conseil que donnait l'autre jour notre excellent confrère de la *Northwest Review*? A quand une délégation du Manitoba dans le Québec pour y étudier comment cette province a résolu le problème scolaire?

• • •

Bilinguisme

La Conférence impériale d'Education, qui s'est tenue récemment à Londres, s'est occupée du bilinguisme. Elle a nommé un comité chargé d'établir quels principes devraient gouverner le traitement du bilinguisme là où il constitue un problème ou soulève des difficultés. Ce comité a posé les six principes suivants:

1.—Dans les limites de l'Empire britannique l'enseignement bilingue est nécessaire pour aider à acquérir une connaissance suffisamment complète de la langue anglaise.

2.—La langue que l'enfant connait le mieux quand il entre à l'école est, du point de vue de l'éducation, le medium le plus efficace pour son instruction dans ses premières études.

3.—La langue seconde peut être employée comme medium d'instruction dans toutes les matières ou dans quelques-unes des matières d'étude dès que l'enfant en a acquis une connaissance suffisante pour lui permettre de retirer le plein bénéfice de ses leçons.

4.—Lorsque les deux langues sont également familières à l'enfant, l'enseignement devrait être dans les deux langues en même temps, là où l'organisation scolaire le permet, au moins pour les études secondaires.

5.—L'étude d'une troisième langue n'est guère désirable avant que l'enfant ait commencé ses études secondaires.

6.—Pour que l'instruction dans les écoles bilingues soit efficace, il est nécessaire que les instituteurs soient formés à cette fin.

Ces principes ne sont pas nouveaux; ils avaient déjà été formulés par la Conférence impériale d'Education de [illegible]. Que ceux des Canadiens anglais qui sont toujours prêts à recevoir leur mot d'ordre de Londres, en matière d'instruction et autres, prêtent donc l'oreille à cette voix du bon sens qui leur vient précisément de chez eux, et nous n'entendrons plus parler de la nécessité d'une seule langue d'instruction à l'école et du danger que ce terrible bilinguisme fait courir au pays.

• • •

Partis politiques et R. P.

Lorsque les conservateurs remportèrent haut la main la victoire aux élections de l'Ontario, il y a deux mois, le pays tout entier fut sous l'impression que le parti de M. Ferguson était porté triomphalement au pouvoir par une majorité écrasante. On vient de publier les chiffres des votes tels qu'ils se sont répartis entre les candidats de différentes couleurs et il est surprenant de constater que le parti vainqueur n'a même pas obtenu la moitié des votes enregistrés. Sur un total de 935,665 bulletins déposés dans les urnes, les conservateurs n'en ont eu pour eux que 456,414, soit 48.8 pour cent.

Quel étrange système électoral est donc le nôtre qui permet à un parti politique de remporter une si éclatante victoire avec l'appui de moins de la moitié de l'électorat! C'est sans doute l'unique raison pour laquelle les conservateurs de l'Ontario sont opposés à la représentation proportionnelle.

Un tel résultat s'explique naturellement par le grand nombre des élections à trois candidats. Il est inutile de dire qu'il ne devrait pas y avoir de lutte à trois et que notre système parlementaire est fait pour deux partis seulement. Le cadre ancien est rompu et il faudra nous résigner à voir les campagnes politiques triparties de plus en plus nombreuses. C'est pour cela qu'il faudrait mieux abandonner au plus tôt un système électoral désuet qui ne saurait plus donner satisfaction.

TRIBUNE LIBRE

UNE MISE AU POINT

La Liberté du 14 et du 21 août donne à ses lecteurs le discours prononcé par M. Guillaume Charette à Saint-Norbert, à l'occasion de la bénédiction du monument de la Barrière.

La première partie de ce discours a dû attirer des félicitations à Monsieur l'orateur, et ce n'est pas sans raison. Le mérite littéraire et oratoire est moindre dans la seconde partie, et ce n'est pas là son plus grand défaut.

L'idée qu'a eue M. Charette de faire à cette occasion un examen de conscience populaire est louable. Les convenances exigeaient néanmoins qu'il fît porter cet examen de conscience sur ses compatriotes: les Métis.

Puisque c'est un fait indéniable que ces derniers ont pris plus des défauts que des qualités des Canadiens français et des autres nationalités, il eût trouvé ample matière. Qu'en s'adressant aux invités, aux hôtes des Métis en cette occasion, aux Canadiens français, il eût signalé quelques-uns des torts de ces derniers, personne n'aurait eu raison de s'en formaliser. Mais il va trop loin quand il va jusqu'à généraliser des cas plutôt exceptionnels et particuliers. Où il manque tout à fait c'est quand l'orateur va jusqu'à confondre l'état mental de certain chef métis de 1870 et de 1885 afin de jeter le blâme sur les missionnaires qui ont tant fait pour relever la race métisse à tous les points de vue. Pas plus judicieuses sont les remarques qu'il lance à l'adresse de certain membre du clergé qui vit encore et dont le grand tort est d'avoir marché sur les traces des missionnaires d'autrefois et d'avoir travaillé à soustraire les Métis à l'influence de quelques chefs qui cherchent à les exploiter.

En réfléchissant sérieusement à chaque grief en particulier, M. Charette se convaincra qu'il est allé trop loin. Si l'on a dû sévir en certains cas, ce n'est pas à cause du caractère national des Métis, mais à cause de défauts et de vices capables d'avilir qui que ce soit.

C'est parce que l'on ne veut pas voir les choses sous leur vrai jour que l'on donne trop souvent libre cours à ses susceptibilités personnelles et que l'on fomente des divisions et des haines que les hommes publics sont obligés de combattre comme tout chrétien, à quelque classe qu'ils appartiennent.

M. Charette ferait bien d'employer son talent à ce travail et de prêter ainsi main-forte à "ceux-là mêmes qui ont pour mission d'inculquer la charité chrétienne et l'amour du prochain dans les coeurs" et qui font tout en leur pouvoir pour réaliser cet idéal.

UN AMI DES METIS.

Pour relier par le téléphone les deux extrémités du Canada

Edmonton — D'après le comité spécial qui a présenté un rapport au congrès des compagnies de téléphone, il serait possible d'établir un réseau téléphonique transcontinental canadien.

Les deux principaux obstacles au projet résideraient dans la difficulté de faire passer les fils sur les montagnes Rocheuses, et dans la partie qui sépare le nord de l'Ontario du Manitoba.

Les deux chainons pourraient s'établir si on obtenait le droit de passage le long des voies ferrées transcontinentales. Du point de vue des ingénieurs, le plan serait praticable. Reste la question des frais. Il se peut que le gouvernement canadien et les deux chemins de fer soient priés avant longtemps de dire s'ils accorderaient de l'aide et le droit de poursuivre ses efforts pour réaliser le projet d'une voie téléphonique qui relierait les deux extrémités est et ouest du Canada.

A TRAVERS LES GRANDS LACS

Fort William au Sault Ste-Marie

Nous quittons Fort William à 11 heures de l'avant-midi, par un gai soleil et un beau temps frais. Du haut de la cabine du pilote, je jette un regard en arrière sur ces deux villes-soeurs. Je compte douze élévateurs à Fort William, et autant à Port Arthur. Un de ces élévateurs contient 10 millions de minots de blé, on dit que c'est le plus grand du Canada; un autre 7 millions.

Fort William est une ville basse. Port Arthur, située en amphithéâtre, est une jolie ville résidentielle dont on voit les clochers et les cheminées dominer à distance. Derrière la ville, le Mont Mackay, de onze cents pieds de hauteur, se découpe bien clairement dans un ciel floconné de nuages.

Notre navire de 320 pieds de long tout bardé de fer est rempli de 14,000 minots de blé, depuis la cale jusqu'au deuxième pont.

Il pique sur le "Géant qui dort" immense rocher couvert de verdure, dernier îlot qui ferme l'entrée de la baie du Tonnerre sur le lac Supérieur. Plus loin, passant par les jetées et les phares à fleur d'eau, nous entrevoyons l'Ile Royale, où nous passerons cet après-midi pour aller en plein lac, nous dirigeant au Sault-Sainte-Marie, qui sera notre premier arrêt. Nous n'arriverons là que demain midi, — 24 heures de route, — parcourant 280 milles.

• • •

Nous voilà sur le lac Supérieur, laissant derrière nous l'Ile Royale habitée par quelques pêcheurs de truite et de saumon. A gauche, nous voyons l'Ile du Passage, ainsi nommée parce que tous les bateaux passent là. Sur l'Ile du Passage il y a un phare et la maison du gardien. Je songe à l'ennui de la triste existence de ce prisonnier volontaire soldé par le gouvernement.

Soudain l'air fraîchit. Nous sommes en plein lac, le plus grand du monde et le plus profond. Il y a un endroit, dit-on, qui mesure 1,200 pieds de profondeur. Le terrible est que si l'on vient jamais à disparaître, on est sûr de ne trouver aucune trace de nous et du navire. On n'a jamais entendu parler de ceux qui ont péri; tout fut englouti, navire et équipage.

Il fait si froid qu'on se croirait en automne. Ce que c'est que de nous! Quand il fait chaud, on va chercher la fraîche... jusqu'au lac Supérieur. Et quand il fait froid on s'enfuit en... Californie. Tout de même cet air est salubre, il oxygène les poumons et refait les forces épuisées. Après les repas, pour faire la digestion et un peu aussi pour se réchauffer, on fait le tour du navire huit fois, ce qui équivaut à un mille de longueur.

Perrichon en Suisse disait: "Que l'homme est petit du haut de la mer (mer sans e) de glace! On peut dire également que l'on éprouve sa faiblesse au milieu du lac Supérieur, où de tous les côtés l'eau touche au ciel. Parfois on croirait voir se dessiner de légères montagnes bleuâtres à l'horizon; c'est la trace de la fumée d'un vaisseau lointain, ou bien le mirage de l'immensité.

Le soleil s'enfonce tranquillement dans l'eau, laissant un sillage scintillant de subis jusqu'au navire. Bientôt ce sera la nuit et ses effets magiques de beauté lunaire sur le lac.

Avant de me coucher, je viens de voir à quelques milles deux bateaux se rencontrer. C'est une véritable féérie de voir ces deux vapeurs dont les contours se dessinent par des étoiles (électriques) dans l'obscurité de la nuit.

Nous passons des îles de droite à gauche, nous rencontrons des navires, puis nous entrons dans la rivière du Sault-Sainte-Marie.

Godias BRUNET.

1er août 1923.

Les cours d'Ecole Normale en Saskatchewan

Régina — En plus des cours réguliers de l'Ecole Normale, le ministre de l'éducation songe à établir dans les principaux centres de la province des cours qui seront ouverts du 7 novembre au 29 février. Ceux qui les fréquenteront auront droit à un diplôme de 3me classe.

Ces cours commençaient d'ordinaire en janvier. On croit que de novembre à la fin de février sera une époque plus favorable pour les instituteurs des écoles qui ferment leurs portes durant les mois de gros froids.

S'il y a au moins 25 étudiants qui en font la demande dans chacun des postes suivants: Prince-Albert, Moosomin, Weyburn, Swift Current et Estevan, on y établira les cours spéciaux préparant à l'obtention de ce diplôme.

CE QUE DISENT LES JOURNAUX

Pas d'impérialisme

La Presse (Montréal):

Nous avons toute confiance dans le patriotisme éclairé de ceux qui s'en vont représenter le Canada à la conférence impériale, mais ce n'est point leur faire injure que de leur exprimer, une dernière fois, avant qu'ils quittent le sol canadien, les sentiments qui sont, nous le savons, ceux de nos compatriotes de la province de Québec et nous avons toute raison de le croire, ceux aussi de l'immense majorité des Canadiens, de l'Atlantique au Pacifique.

Un intérêt, pour nous, domine et doit dominer tous les autres: celui du Canada. Or, l'intérêt du Canada c'est pour le moment, et plus que jamais, de travailler à se libérer du lourd fardeau que sa participation volontaire, désintéressée et enthousiaste à la grande guerre lui a laissé comme héritage.

Il est hors de question pour nous de participer, si peu que ce soit, à des projets non seulement coûteux mais encore, et surtout, comportant des risques trop évidents. Nous ne voulons pas être entraînés dans des guêpiers internationaux où nous n'avons que faire!

Nous ne sommes pas pacifistes seulement en paroles; nous le sommes résolument.

Nous avons de sérieuses blessures à panser et avant que de tirer les marrons du feu pour les autres, il faut que se cicatrisent nos doigts meurtris.

Aujourd'hui comme hier, comme avant-hier, nous avons à nous défendre contre les raisonnements captieux de ceux qui, depuis tantôt vingt ans, ont entrepris d'atteler le Canada au char d'un impérialisme qui, si reluisant soit-il, n'en reste pas moins un instrument de conquête et de domination et qui, par conséquent, de quelque nom qu'on décore ses desseins, n'en reste pas moins, inéluctablement, une cause de conflits internationaux.

Nous avons notre champ à labourer et à semer; le champ est immense et la tâche absorbante; nous n'avons pas trop de toutes nos énergies et de toutes nos ressources pour la mener à bonne fin.

.. L'heure est venue de parler net; il faut que chacun sache à quoi s'en tenir et le meilleur service que nous puissions rendre à la Grande-Bretagne c'est de lui faire savoir qu'elle doit rayer le Canada de tout calcul de cette catégorie.

Le Canada qui veut la paix et entend la faire prévaloir ne peut rendre de plus utile service qu'en déclarant sa volonté bien arrêtée de ne participer qu'à des oeuvres de paix.

Sir Lomer Gouin, nous en sommes convaincus, n'hésitera pas à le faire savoir.

Si cette attitude sincère et patriotique lui aliène les sympathies du groupe impérialiste qui s'obstine en une mégalomanie décevante, elle lui assurera le respect et la gratitude de millions de citoyens britanniques qui dans Québec, en Canada et de par le monde n'aspirent aujourdhui qu'à vivre en paix et en bon accord avec le reste du monde.

Le péril français

L'Evénement (Québec):

Notre peuple est, par ses relations et son affinité, sujet à l'influence française; de par le voisinage immédiat et l'action des fonctionnaires et dignitaires de la mère-patrie officielle, il est soumis à l'influence anglaise. Le tempérament canadien-français et le tempérament anglo-saxon sont tellement différents l'un de l'autre que le danger d'assimilation est moindre et en tous cas n'est jamais pressant. Trop de choses chez les Anglo-Saxons répugnent instinctivement à nos gens pour qu'ils adoptent facilement la langue, les idées, les coutumes, la religion de la majorité des anglophones. Par contre, la reprise des relations intellectuelles avec la mère-patrie d'origine, facilitée par la commodité et la multiplicité des moyens de communication, est pour une certaine catégorie de gens un danger réel et imminent d'assimilation. Il n'y a presque plus de distances. Les voyages se font de plus en plus nombreux. Le livre et le journal français sont répandus, se répandent de plus en plus chez nous. Là se trouve un péril subtil mais grave. Pour cette catégorie de gens, dont M. Bourassa est le porte-parole, la séparation doit être étanche autant que faire se peut, entre les Français de la Nouvelle-France et les Français de la Vieille France, sous peine de voir se répandre chez nous non pas seulement le beau langage, l'amour de l'art, la culture de l'idéal, la dialectique claire et nette, mais ce libéralisme d'idée et d'expression qui conduit au voltairianisme, à l'irréligion, à l'athéisme... La théorie n'est pas nouvelle: rien que d'impur ne peut venir de la France de la révolution.

Aussi bien, lorsque les chefs politiques de la France, par des décrets injustes et des lois iniques, persécutent l'Eglise et les meilleurs serviteurs de l'Eglise, il n'est pas nécessaire de faire de très grands efforts pour prémunir de la contagion notre peuple foncièrement religieux, croyant et soumis à l'Eglise. Mais aux heures, aux époques où la France se ressaisit, où sa vaillance et son esprit chevaleresque reparaissent intacts, où cessent les persécutions ourdies dans les loges et faites par des sectaires, où Rome, coup sur coup et à de brefs intervalles, élève sur les autels et inscrit au canon des élus des fils et des filles de France, le premier mouvement de notre peuple est de se porter naturellement vers la patrie d'où vinrent ses ancêtres, d'admirer ses hauts faits, ses grands hommes, d'épouser sa cause lorsque sa cause est manifestement juste.

L'Ouest et la culture mixte

Le Soleil (Québec):

L'Ouest canadien est l'un des principaux réservoirs de blé de l'univers. Cinquante à soixante mille moissonneurs sont requis pour aller récolter le froment du monde, dans cette région neuve. En cette saison même, nous voyons passer dans nos ports des navires chargés de travailleurs d'outre-mer, qui n'ont traversé l'océan que pour venir prêter main-forte aux grands producteurs du Manitoba, de l'Alberta et de la Saskatchewan.

Mais, dans l'Ouest comme dans l'Est, il peut arriver que la température soit mauvaise, que des récoltes soient manquées en partie ou totalement. Nous avons connu des colons de là-bas qui, trois années de suite, ont perdu totalement le fruit de leurs labeurs et se sont trouvés ruinés. La grêle, la sécheresse, les sauterelles et, surtout, les gelées tardives, ont tôt fait, dans les plaines, d'anéantir les espoirs du cultivateur.

Dans ces malheurs, il reste peu de ressources immédiates au semeur de blé. Arrivé là-bas avec l'intention unique de faire en grand le commerce des grains, de s'enrichir vite, il n'a pas assez prévu les accidents courants du pays. Il n'a pas fait autre chose que la grande culture, "il a mis tous ses oeufs dans un même panier", comme on dit. La récolte manquant, il lui était impossible de se reprendre ailleurs. C'était une très grave lacune à laquelle il fallait remédier.

Or, le fermier de l'Ouest a maintenant compris son erreur. Nous savons que la culture mixte devient, chez lui, de plus en plus populaire. On commence à produire autre chose que du blé, et l'élevage des bestiaux se fait en grand et d'après des méthodes modernes et scientifiques. L'industrie de la laiterie, inconnue au début, se développe très vite et avec succès. C'est dire que le malaise de l'Ouest est en train de disparaître. A la place d'une prospérité peu sûre et intermittente, il y aura, dans l'Ouest, un équilibre économique bien préférable à l'état ancien.

Un programme de gouvernement

Voici le "programme politique" que le nouvel hôte de la Maison Blanche, M. Coolidge, fit jadis distribuer à ses électeurs quand il était candidat républicain à la vice-présidence de la République:

Faites votre travail quotidien;

S'il s'agit de protéger les droits du faible, quelles que soient les objections, faites-le;

S'il s'agit d'aider une puissante corporation à mieux servir les intérêts du peuple, quelle que soit l'opposition, faites-le;

Attendez-vous à être traité d'arriéré: contentez-vous de n'être jamais arriéré;

Attendez-vous à être traité de démagogue; contentez-vous de n'être jamais démagogue;

Ne croyez pas que vous fortifierez le faible en abattant le fort;

Ne vous pressez pas de faire des lois;

Donnez à l'administration le temps d'appliquer celles qui sont faites.

Suivent ou précèdent d'autres préceptes un peu moins clairs, mais qui plaisent aux Américains. Ainsi:

N'hésitez pas à vous montrer aussi révolutionnaire que la science;

N'hésitez pas à vous montrer aussi réactionnaire que la table de multiplication.

Un journal de là-bas dit: "C'est en mettant en pratique ces théories comme gouverneur d'Etat que M. Coolidge devint, dès ces temps-là, un des hommes les plus populaires des Etats-Unis."

Livres à lire

Les habits rouges

Par R. de Roquebrune, Paris, Aux éditions du Monde Nouveau, 1923

Voici un livre canadien avec une thèse. Cette thèse, très simple, est celle-ci: dans un pays bilingue où deux races différentes ont vécu l'une à côté de l'autre depuis un demi-siècle ou davantage, tout bouleversement politique jetant ces deux races l'une contre l'autre est sinon déjà impie, du moins apte à créer des situations extrêmement pénibles où le sacrifice et la souffrance de quelques êtres innocents, emportés par le flot du torrent dévastateur, efface les fruits, quels qu'ils soient dans le présent ou puissent être dans l'avenir, du mouvement entrepris. Je ne veux pas dire que l'auteur, en traitant son épisode des événements de 1837, s'est donné pour but de développer cette thèse; c'est du moins, il me semble, l'impression sur laquelle reste le lecteur en fermant le livre.

M. de Roquebrune a bien choisi son sujet. Quelques-unes des figures qu'il fait passer devant nous appartiennent à l'histoire. Comme il le dit lui-même dans sa préface, il n'a fait que leur prêter des sentiments. Il leur a conservé le physique et le port qu'on leur connait. Papineau garde sa pose de rhéteur, Nelson sa vigueur anglo-saxonne, de Lorimier son geste de rêveur. A côté de ces personnages devenus fameux, il en a mis d'autres qu'il a imaginés de toutes pièces: ce sont les plus sympathiques, et cela parce qu'ils sont jeunes, parce qu'ils aiment et souffrent, parce que leur sacrifice est d'autant plus généreux qu'ils ne viennent que d'entrer dans la vie, qu'ils n'en connaissent encore guère que les joies.

Le lieutenant d'Armontgorry — nom plutôt étrange pour un Canadien français! — aime Lilian Colborne, la propre fille du fameux général qui réprima si brutalement les rebelles. Il a passé par Woolwich et est officier dans l'armée anglaise dont il rêve de venir général: il affecte les manières qui sont de bonne mise à Londres. De même Jérôme de Thavenet qui, lui aussi, aime Lilian. Henriette de Thavenet, elle, au cours du roman, s'éprend de tendresse pour un jeune lieutenant anglais, Fenwick. Voilà donc les cartes bien mêlées. Surviennent les événements que l'on sait, et chacun retombe dans son cadre. Sans trop savoir comment, d'Armongorry et Thavenet combattent avec les patriotes, renonçant du même coup à tout espoir d'épouser, l'un ou l'autre, la blonde Lillian. Henriette, nouvelle héroïne à la Jeanne d'Arc ou à la Verchères, prend part aux journées de Saint-Denis et de Saint-Charles, et quelqu'un, sous ses yeux, tue le jeune lieutenant ennemi vers lequel elle s'était sentie attirée. Les patriotes sont vaincus. Un certain colonel ami du malheureux Fenwick épargne Henriette, Thavenet est exilé, Armongorry est fusillé, et l'on reste sur cette impression pénible dont je parlais au début. A quoi a bien pu servir cette rébellion qui s'est embrasée et qu'on a éteinte comme un feu de paille, sinon à faire inutilement souffrir?

Le livre de M. de Roquebrune est bien écrit. Ici et là il y a bien quelques petites choses que je relèverai tout à l'heure. A part cela, peut-être pourrait-on reprocher au récit de manquer un peu de clarté. Ceux qui connaissent leur histoire du Canada et particulièrement celle de l'époque des troubles autour ou au milieu desquels se développe l'action comprennent sans trop de peine; mais les autres, les Français, par exemple? Une simple exposition des événements dans une courte préface ou dans quelques notes au bas de quelques pages n'eût pas été hors de propos et eût servi à débarrasser l'ouvrage de cette nuance d'obscur qu'on lui trouve. Le récit est vif, bien balancé; on ne s'ennuie pas un instant à le suivre, et c'est là, dans un roman, une très grande qualité. Un auteur qui sait intéresser son lecteur au point d'arrêter son attention depuis le moment où il découpe la première page jusqu'à celui où il ferme le volume peut se vanter d'avoir atteint son but qui était d'intéresser.

Et maintenant, devrais-je faire ressortir les quelques défauts auxquels je faisais allusion tout à l'heure? Je le fais, en tous cas, presque à regret, et pour remplir ce que je considère mon devoir jusqu'au bout, plutôt que par pur besoin de critique: car vraiment lorsqu'un livre a plu, on ne devrait pas regarder plus loin.

Quelques expressions, "lever la vue", "grelottement de sonnailles", "tripoter des gants", "danser au bras de quelqu'un", etc., paraissent inexactes: on lève les yeux, on entend un bruit de sonnailles tandis qu'on éprouve un grelottement de fièvre, on manie des gants et l'on tripote des cartes, on danse avec quelqu'un et l'on se promène à son bras, etc. Dès la première page, le mot "papier" se retrouve coup sur coup à quatre lignes de différence. Un peu plus loin l'auteur emploie sérieusement le mot paperasses dans le sens de documents. Il écrit: "... je prendrais mieux ses ordres transmis par..." au lieu de "... je prendrais mieux ses ordres s'ils étaient transmis par...", "... sa peine purgée et sorti de prison..." au lieu de "sorti de prison, sa peine purgée...", "... un douloureux amour que personne n'avait jamais soupçonné, ni (pour pas) même cette jeune fille...", "... il n'avait qu'à heurter le marteau pour que quelque figure familière l'accueille (pour l'accueillit)", "... il s'imaginait avec terreur (sous-entendu être) devant son bureau...", "... accroché au mur, son uniforme rouge pendait. Cela a l'air d'un soldat anglais flasque, sans tête ni mains". On est tenté de remarquer: "Ah! il avait des pieds?" Il eût été si facile de dire: "un soldat décapité et amputé..."

Parfois le sens est incomplet. Ainsi on lit: "Les gens de races différentes ont l'habitude des psychologies, etc..." Conclusion logique: tout le monde a cette habitude. Non, ce n'est pas ce que l'auteur veut dire. Ce qu'il veut dire c'est que "les gens de races différentes habitant un pays commun ont, etc." On rencontre quelques expressions vulgaires qui détonnent dans un ouvrage sérieux: "... il a le dernière emporté", "Que je suis bête!" (c'est une jeune fille bien élevée qui parle), etc. "L'un d'eux la désigna aux autres du menton." Quoi? un poil aux autres poils? Il eut été mieux de dire: "L'un d'eux, du menton, la désigna" ou "Du menton, l'un d'eux, etc." Enfin l'on tombe sur des mots de création récente et de sens tout particulier: "vrombissement", etc. Il y a aussi des mièvreries: "Armontgorry souffla sur le fin paysage dessiné par l'hiver sur ses vitres; des montagnes, des forêts, de minuscules océans gelés, des bêtes fantastiques, toute une portion de cette flore et de cette faune hivernales fondit sous la tiédeur de sa bouche." "L'appel résonna dans la pièce, parut s'arrêter à chaque solive du plafond bas et repartit d'un jet de plus en plus faible pour atteindre enfin la porte et aller mourir dans l'écho du corridor." "Ses yeux brillaient et elle avançait vers lui une bouche qui semblait le défier."

Il y a des choses qu'on ne comprend pas: "La porte s'ouvrait et Cotineau se passait la tête." Il y en a d'autres qui sentent leur Victor Hugo: "Quatre chevaux trainaient une chose noire, longue et luisante, montée sur deux roues, qui ressemblait à un cercueil et qui était un canon."

Mais à côté de ces petites imperfections — les sont-elles bien toutes, d'ailleurs? — il y a assez de jolies choses pour que celles-là doivent passer inaperçues. Lisez: "Chez eux (les Anglais), on est libre et sans contrainte, on n'a jamais la sensation de déranger par sa présence la vie de famille et que les maîtres de la maison et les domestiques se mettent en frais pour vous recevoir. Il ne semble pas que quelqu'un quitte sa chambre pour vous la céder ni qu'à table on a dû serrer les couverts pour vous faire place." "On devient rebelle quand les siens sont en cause". "L'hiver canadien prend toute son ampleur au mois de janvier. C'est alors l'époque des tempêtes de neige suivies de grands froids. L'air devient sec et cassant. Les journées resplendissent sous le soleil dans une allégresse de lumière. Il y a mille gaietés qui naissent de ce climat blanc de janvier. Il semble que les moeurs des Canadiens empruntent alors quelque chose à la joie des grelots, à la somptuosité des fourrures, au glissement rapide des traineaux sur les routes gelées."

Bref, c'est un joli livre, un de ceux qui font bonne figure dans la littérature débutante de notre jeune pays.

LE CRITIQUE.

En vente à la Librairie Kéroack, 75 sous.

MOISSONNEURS AU TRAVAIL

L'Ouest en a reçu 45,842

Jusqu'ici, 45,842 moissonneurs ont été transportés dans l'Ouest par les différentes lignes, si l'on en croit les chiffres fournis par les officiers des chemins de fer.

De ce nombre, les chemins de fer nationaux en ont transporté 13,687 des provinces de l'Est et 7,155 de la Grande-Bretagne, soit un total de 20,842.

Le Pacifique Canadien en a amené 20,272 des provinces de l'Est et 4,728 des Iles Britanniques. En plus le Pacifique Canadien en a amené 4,700 de la Colombie-Britannique, dans les divers points de l'Alberta et de la Saskatchewan.

Les 3,400 hommes arrivés sur la fin de la semaine dernière par les trains du Pacifique pour aider à la moisson étaient le dernier contingent à atteindre l'Ouest.

Un vétéran

Régina — Eugène Murphy, 85 ans, de Mount Forest, Ont., beau-père du sous-ministre provincial des municipalités, est au nombre de ceux qui sont allés dans l'Ouest pour aider à la moisson. Il est allé à Leask, Sask., pour aider à son fils, fermier et ancien soldat. Malgré son âge avancé, M. Murphy peut encore faire une bonne journée.

SIR HENRY IRA DANS L'OUEST

Le président Thornton ouvre un bureau à Winnipeg où il se rendra toutes les cinq semaines

Montréal — Pour des raisons de bonne administration et d'économie, Sir Henry Thornton, président du chemin de fer National du Canada, a décidé d'ouvrir un bureau personnel à Winnipeg. Le but de cette décision, qui n'impliquera aucune dépense supplémentaire pour le réseau, est expliqué dans la déclaration suivante faite à Winnipeg, par Sir Henry, qui est dans l'Ouest pour traiter certaines affaires intéressant le chemin de fer National du Canada:

Il a été décidé que le président ouvrirait un bureau dans la gare du chemin de fer National du Canada à Winnipeg pour les raisons suivantes:

(1)—L'importance de l'Ouest et son futur développement exigent que l'exécutif garde avec cette partie du pays le contact qui est nécessaire pour la bonne et économique administration des affaires du réseau.

(2)—Les bureaux de l'administration du réseau sont à Montréal, dans l'Est, et sont relativement faciles d'accès pour ceux qui, habitant cette partie du pays, ont des affaires à traiter avec le réseau. Ceci n'est pas le cas pour l'Ouest et les citoyens de là-bas, qui ont des affaires à négocier avec l'administration, sont forcés d'entreprendre un long voyage et de perdre beaucoup de temps. D'un autre côté, Winnipeg est la ville de l'Ouest où le nouveau bureau peut le plus convenablement être situé sans obliger le président du chemin de fer National du Canada à un trop long voyage et à une trop longue absence du bureau-chef à Montréal.

(3)—Le bureau que l'on se propose d'ouvrir n'impliquera aucune dépense supplémentaire, car l'espace est disponible et le travail nécessaire peut être fait par le personnel existant. Il aura seulement pour effet d'expédier les affaires importantes, de permettre une meilleure entente des problèmes intéressant le réseau et le public dans cette partie du pays et d'étendre l'utilité du chemin de fer National du Canada dans ses relations avec le peuple canadien.

(4)—C'est donc l'intention du président du chemin de fer National du Canada de passer quelque temps à Winnipeg toutes les cinq semaines.

Son arrivée là-bas sera annoncée par la voie des journaux et sera, autant que possible, assez régulière pour permettre aux intéressés de prendre leurs mesures pour le rencontrer sûrement.

QUEBEC — On annonce de source officieuse que S. Em. le cardinal Bégin prépare une lettre pastorale à l'effet de défendre la fabrication illicite du whiskey. Cette mauvaise boisson que les québecquois appellent "la bagosse" se fabrique sur une large échelle et a causé la mort d'un grand nombre de personnes.

LA FRANCE A SES MILLIARDAIRES

Mais ils ne ressemblent guère aux milliardaires américains

Un grand industriel français vient de mourir, laissant une fortune évaluée, dit-on, à quelque douze cents millions de francs. Un milliardaire en France! On en cite bien peu. Certaines grandes fortunes de la banque, de l'industrie, du haut négoce sont connues du public, les noms de quelques capitalistes sont passés à l'état de symbole; mais que tant d'argent ait été laissé par un homme dont le nom n'était guère notoire que dans sa ville natale et parmi les techniciens de sa spécialité, il y a là de quoi faire réfléchir les philosophes quotidiens de l'écho et de la chronique.

On n'a donc pas manqué de s'extasier sur le "milliardaire français" et de le découvrir précisément après sa mort. Ce qu'on a dit de cet homme utile n'a rien que de très flatteur pour une mémoire infiniment respectable; et si nous avons à nous étonner de quelque chose en la circonstance, c'est de ce que cette découverte ait été faite si tard.

Tenu compte des conditions économiques financières et sociales si différentes d'une rive à l'autre de l'Atlantique, on peut dire que celui qui, en France, possède plus d'un milliard de francs, a une situation au moins aussi importante que celui qui, aux Etats-Unis, justifie d'une fortune de plus d'un milliard de dollars. Or, un milliardaire américain est un personnage d'une notoriété comparable à celle des plus puissants hommes politiques, des plus jolies cantatrices et des plus grands boxeurs. Les reporters assiègent son hôtel, sa maison de campagne ou son yacht; son portrait s'étale dans tous les magazines du monde. Etre milliardaire est, en Amérique, un état, une carrière, presque une fonction.

Quelle différence avec ce qui se passe en France! En France, la fortune se cache plutôt qu'elle ne se montre, et ce n'est point seulement, comme pourrait le croire un esprit chagrin, pour des raisons de mystère fiscal ou en vertu de nous ne savons quelle survivance de prudence paysanne. C'est aussi, c'est surtout parce qu'en France la fortune n'est pas en soi une "valeur", qu'elle ne signifie rien par elle-même et ne constitue pas, tout au moins au même degré que dans des pays plus jeunes et plus adonnés au réalisme, la mesure absolue et inconditionnelle de toutes choses.

Certes la France ne peut prétendre échapper à l'évolution générale, et d'ailleurs fâcheuse, qui fait partout prévaloir la notion d'intérêt sur des notions moins positives; mais on a le droit de dire que le vieil idéalisme inhérent à l'esprit de la race française est et restera longtemps en France, plus peut-être que partout ailleurs, la norme des actions et des jugements de l'élite comme des foules.

Nous savons fort bien que la conception qu'on a de la fortune aux Etats-Unis est parfaitement généreuse, et que les milliardaires d'ici se signalent par des actes de philanthropie éclairée, d'ingénieuse initiative qui ont rendu mondial le nom d'un Carnegie. C'est là le beau, le très beau côté de la physionomie des milliardaires américains. Mais nous savons de même que les grandes fortunes françaises trouvent souvent, sans vain étalage ni réclame indiscrète, un aussi magnifique emploi: de ces actes de générosité que nous connaissons de certains des crésus français il nous est permis de conclure, sans grande chance d'erreur, à l'existence de beaucoup de ces actes que nous ne connaissons point ou dont nous ignorons les auteurs.

Un milliardaire français vient de mourir. Il eût pu remplir les journaux de ses faits et gestes, éblouir Paris de son luxe, monnayer son immense avoir en grandes ou petites satisfactions d'amour-propre. Il a vécu cependant loin de la notoriété bruyante dont ses pareils ont accoutumé de bénéficier à l'étranger. Il a dédaigné la gloire de bon aloi des grands philanthropes américains comme la bruyante rumeur que provoquent les faits et gestes des sombres "magnats" boches. Il fut vraisemblablement un sage, modeste et généreux, et les Français sont sûrement un peuple à part qui compte des milliardaires dans son sein et qui n'en dit rien à personne, pour la bonne raison qu'il n'en sait rien lui-même.

La Commission du Grain reprend ses séances

Calgary — La Commission d'enquête royale sur les grains reprendra ses séances à Vancouver le 10 septembre. Il n'y a rien de fixé encore pour ce qui regarde le Manitoba. Il est possible que la Commission aille siéger dans plusieurs des grands centres de grains des Etats-Unis avant de venir dans cette province.

Voici l'itinéraire annoncé pour deux semaines à partir du 10 septembre: Vancouver, 10, 11, 12 septembre; New Westminster, 13 septembre; Victoria, 14 septembre; Prince-Rupert, 18, 19 septembre; Calgary, 22 septembre; Medicine Hat, 24, 25 septembre.

ON VEILLE SUR LES BANQUES

La police est sur pied avec tous les appareils possibles de protection

Régina — Les banques et la police ont pris toutes les mesures possibles pour éviter les raids organisés par les bandes de voleurs qui ont l'habitude d'opérer le long de la frontière.

Les 400 milles de frontière sont presque continuellement parcourus par des patrouilles. Un certain nombre d'automobiles munies de mitrailleuses et occupées par deux officiers de police se tiennent aux points stratégiques. On considère que le danger d'invasion augmente à l'occasion du mouvement de la récolte.

Dans quelques-unes des banques, un officier de police stationne presque continuellement. Tous les bureaux ont été munis d'appareils de protection et l'on installe chaque soir des sonnettes d'alarme assez puissantes pour éveiller tout le district. Les employés pourront faire feu sur les bandits en se tenant à l'abri derrière des volets perfectionnés à l'épreuve des balles. Un grand nombre de coffres-forts, s'ils sont ouverts au moyen d'explosifs, causeront des surprises peu agréables aux voleurs, et leur capture deviendra facile.

OTTAWA — Les bulles de nomination de Monseigneur Louis Rhéaume comme évêque d'Haileybury viennent d'arriver de Rome. Le sacre du nouvel élu aura probablement lieu vers la mi-octobre.

RENE BAZIN

Le Souverain Pontife vient de conférer à René Bazin la dignité de grand'croix de Saint-Grégoire. Par le geste de Pie XI, l'Eglise proclame sa reconnaissance envers l'éminent écrivain pour les services qu'il a rendus.

René Bazin a bien servi l'Eglise. Il l'a servie par une existence modelée sur l'évangile de Jésus-Christ; une existence où chacun peut admirer l'harmonie — si précieuse et si rare — des doctrines et de la conduite, où éclate la suprême sagesse qui consiste à vivifier notre âme aux sources divines. Simplement, fidèlement, vaillamment, René Bazin a marché dans la voie austère et lumineuse tracée par Jésus-Christ, la voie où Jésus-Christ appelle tous ceux qui veulent vivre. Il a suivi le maître dans le rayonnement de sa clarté, dans la splendeur de son eucharistique présence. La vie de René Bazin restera le plus beau de ses chefs-d'oeuvre, un radieux poème d'amour pour le Christ et pour cette fraternité des âmes, l'Eglise, en qui se continue le Christ sur la terre. Je relisais, tout à l'heure, une admirable phrase de lui. "Porter mon Jésus dans le monde; le faire rayonner comme un ostensoir, rarement, le faire transparaître, à l'habitude, comme un amour."

Il m'a semblé qu'elle pourrait servir d'épigraphe à la vie de René Bazin. Est-il rien de plus grand et de plus salutaire qu'un tel exemple?

René Bazin a bien servi l'Eglise par son oeuvre d'écrivain. Chacun de ses livres est une bonne oeuvre, j'entends une bonne action.

Dans un chapitre de "Rome et Lorette", intitulé: "Du travail littéraire", Louis Veuillot a écrit: "Si c'est à quoi Dieu nous appelle, soyons des écrivains, ne souhaitons que cela, faisons même au besoin de grands sacrifices pour n'être que cela. Acceptons, dans le travail des lettres, une sorte de sacerdoce." Cet idéal, que l'immortel polémiste a magnifiquement réalisé pour sa part, René Bazin l'a réalisé de même sous une forme différente. Il avait reçu du ciel l'authentique vocation de romancier, et il a voulu être, selon les dispositions providentielles, le romancier chrétien. Je dis chrétien, en donnant au mot toute sa plénitude et toute son extension.

Il fallait, pour un tel dessein, un singulier courage: il exige, en effet, surtout à une époque de désarroi moral et de folle exaltation de l'égoïsme "de grands sacrifices". René Bazin les a noblement embrassés afin de ne jamais renier son "sacerdoce". Pourvu des dons les plus séduisants, il eût pu, comme d'autres trop illustres, les tourner à flatter les instincts pervers, à exploiter le goût du mal, l'attrait des coupables voluptés; aussi bien est-il facile, à ce prix, de remporter d'éclatants succès, de conquérir richesse et gloire mondaine. Mais il a compris que l'homme qui ne sait pas rompre en visière aux passions du public, qui n'ose point parler contre le sentiment de la foule et "se frayer une voie, comme dit encore Veuillot, à l'encontre du torrent des sottises générales", n'est pas un écrivain — et il a voulu tous les renoncements qu'imposait sa vocation.

Or, ce courageux a réussi, sans tapage, sans réclame, sans officiel appui, à "se frayer" une "voie" triomphale. René Bazin est un de nos plus grands maîtres dans l'art du roman. Naguère il est vrai, certain professeur de Sorbonne, avec de forts trémolos dans la voix, prétendait, à propos du Pierre Saintive de Louis Veuillot, que roman chrétien, romancier chrétien étaient "des termes qui jurent de se rencontrer". Au surplus, maints critiques dans leurs manuels de littérature, consacrent de longues pages à de véritables "Philistins" et ne mentionnent pas René Bazin, ou lui accordent quelques lignes pour parler de sa "délicatesse", de ses "descriptions". Des catholiques même témoignent, sur cette matière, de goûts forts singuliers, pour ne rien dire d'autre; ils dédaignent les romans de Bazin et vous disent tout de go: "Ce n'est pas puissant!" comme cet imbécile qui se piquait de littérature, répétait: "Racine? Oui, c'est bien, mais ce n'est pas ciselé!" N'en déplaise à ces gens-là, René Bazin, romancier chrétien, est un très grand romancier. Les "jeunes écrivains catholiques" qui, l'autre jour cherchaient un peu laborieusement la formule du "roman catholique", me permettront de leur dire, avec ma plus cordiale sympathie: "Qu'allez-vous quérir si loin? Regardez bien, lisez bien René Bazin, et tâchez de faire, à votre manière, comme il fait." Qu'il soit chrétien, chacun me l'accorde. Mais je dis que notre romancier chrétien est un très grand romancier. Je n'ai pas, dans ce bref article, la place d'en faire la démonstration; je la ferai bientôt, j'espère, aussi longuement qu'il convient. Je veux seulement, aujourd'hui, affirmer ceci: par ses qualités de romancier, par son art de composition et de style, comme par sa volonté et par sa vertu, cet écrivain honore l'Eglise qu'il sert, glorifie le Christ qu'il aime et dont il vit.

• • •

René Bazin a bien servi l'Eglise. Et parce que dans son existence comme dans son oeuvre, resplendit le beau, on peut dire qu'il a servi l'Eglise "en beauté". Catholiques, amis du grand art, nous sommes fiers de lui! De notre coeur monte vers le Saint-Père un cri de fervente reconnaissance, vers Dieu une prière, ardent souhait: qu'il donne longues années encore à son "bon et fidèle serviteur", pour l'honneur de la sainte Eglise, pour la joie pure et bienfaisante des âmes.

Pierre FERNESSOLE,
docteur ès lettres

— La Croix, Paris.

CHRONIQUE
Page Féminine

Contre cette ardeur des femmes à chercher la science, fût-ce d'un enseignement suspect à leur foi, il n'est qu'un remède: offrir aux femmes un enseignement qui leur donne la science, en respectant, en fortifiant cette foi. ETIENNE LAMY.

Dévouement et fidélité

Le jour est clos et tout doucement le noir de la nuit met une ombre sur gens et choses. C'est l'heure de la rêverie... Assise près de la fenêtre qui donne encore un peu de lumière, je songe à un certain temps passé que vient de faire revivre une lettre d'une bien chère amie. Je ferme les yeux et tout de suite ma pensée me ramène à plusieurs années en arrière. Je me vois montant, toute essoufflée, c'est-à-dire à la course, la côte conduisant à la maison de mon amie: charmant logis tout caché dans la verdure et les fleurs. Je traverse la longue galerie et entre sans attendre de réponse à mes trois coups frappés sur la grosse porte de chêne. Je revois comme si c'était hier la grande salle qui était le vivoir de la famille. Là, pas de meubles somptueux, pas de riches tentures ni de délicats bibelots; mais il y avait un goût si parfait dans l'arrangement des choses, qu'un charme émanait des plus petits détails. Des journaux, des revues, des livres en quantité dénotaient des gens de goût et des esprits sérieux; des fleurs placées çà et là rompaient la sévérité de l'appartement.

Que de fois je me suis arrêtée à la porte, contemplant le joli coup d'oeil de cette pièce qui me charmait! Dans un coin, près de sa table à ouvrage, je retrouvais chaque soir mon amie, qui ravaudait les habits de deux garçons et de deux filles, tous plus jeunes qu'elle. Et pourtant Laura n'avait alors que vingt ans. Son père et sa mère venaient de mourir en lui laissant le soin de ses frères et de ses soeurs. Quels devoirs et quelles responsabilités pour de si jeunes épaules!

De plus, son père en mourant lui avait demandé de ne pas se marier — car elle était fiancée — avant que tous fussent établis. Il oubliait que la plus jeune avait douze ans. Cependant ma pauvre amie sut respecter le désir paternel et remit la parole donnée au jeune homme qu'elle aimait. Lui... ne pouvant la faire revenir sur sa décision, s'exila et partit pour l'Europe. Pendant dix ans il ne donna signe de vie que dans le temps de Noël, alors qu'elle recevait quelques lignes de souhaits avec une petite branche de gui.

Cette admirable fille fut une mère pour ses frères et soeurs. Elle sacrifia, comme si elle n'eût pas été jeune, ses plaisirs, ses ambitions, et travailla sans relâche au bonheur de ceux qui lui étaient confiés.

Dieu sait certainement récompenser, même en ce monde, tout dévouement; car dans cette lettre qui vient de réveiller tant de doux souvenirs, mon amie m'annonce son mariage prochain avec celui qu'elle a toujours aimé et qui a eu la fidélité de Jacob pour sa Rachel.

Jouissez de votre bonheur, chère amie, vous l'avez mérité; et si quelques nuages noirs viennent obscurcir le ciel de votre vie, vous saurez être courageuse et être heureuse quand même, car le renoncement et le dévoument de vos jeunes années vous en donnent une garantie.

GERTRUDE.

Saint-Boniface, le 28 août 1923.

LA DATE DE PAQUES

Périodiquement, la question de fixer la fête de Pâques à une date uniforme est agitée dans la presse. Une initiative anglaise, désireuse d'avancer la discussion, s'efforce de provoquer dans les Chambres de commerce un mouvement favorable à la fixation de cette date. Les avis sont partagés. On lira avec intérêt et profit la communication suivante, que l'évêché de Fréjus vient d'adresser, sur ce point, à la "Vie paroissiale" de Toulon:

"La tradition de l'Eglise catholique est, depuis les apôtres, fixée sur le principe suivant: la Pâque chrétienne se célèbre le dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune du mois de nisan (mars); ce quatorzième jour étant celui de la Pâque juive.

Ainsi, c'est le mouvement lunaire qui détermine le jour de Pâques et la série des fêtes mobiles de toute l'année subordonnées à Pâques. Et c'est au point de vue pratique, disons-le en passant, ce qui donne à chaque année sa physionomie spéciale, sa vie caractéristique intéressante, au lieu de la monotonie désolante d'un cycle annuel, éternellement le même comme le déclanchement énervant des engins d'une usine. La variété du rythme pascal dérangera quelque peu certaines combinaisons d'ordre économique à uniforme allure, mais les prétendus progrès de la civilisation ont supprimé déjà tant d'éléments de la "joie de vivre", qu'on peut sans regrets nous en laisser quelques-uns encore.

Pour en revenir au côté religieux de la question, notons que l'Eglise catholique tient tellement à sa règle traditionnelle quant à la fixation de la Pâque que, au IIe siècle, le pape Victor Ier voulait séparer de sa Communion des Eglises d'Asie, attachées comme les Juifs à la Pâques du 14 mars, si saint Irénée n'eût paré ce coup sévère. Le Concile de Nicée (325) consacra à tout jamais le rite des apôtres: Pâques au dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune du mois de mars; jamais, ni les uns ni les autres, n'eussent imaginé une date immobile: le mouvement de la lune de mars réglant invariablement la fixation de Pâques.

Cette question ne touche pas aux dogmes, c'est vrai; mais elle émane d'un rite d'origine apostolique tellement sacré à l'instar de quelques autres, qu'il n'est pas à croire que jamais l'Eglise cède aux fantaisies des économistes ou des industriels sur ce point.

LE PREMIER DEPART

J'ai caché ma face entre mes doigts tremblants. Les minutes coulent sur moi comme une eau muette qui tombe dans l'éternité. Sur mes genoux descend la pluie muette aussi de mes larmes...

Alors mon seigneur est entré dans la tente et sa main volontaire a relevé mon front penché.

— Eh bien! oui, tu le vois, je pleure!... Je pleure alors que je devrais sourire, et me réjouir, et appeler ta mère et les voisines pour qu'elles se réjouissent avec moi. Pardonne: je ne peux pas encore, attends!... Vois-tu, il y a dans cet instant si désiré quelque chose qui déchire le coeur maternel. Et tu me comprends, toi qui m'écoutes avec ta tendresse... Lorsque notre fils a fait ses premiers pas, souviens-toi, souviens-toi: comme j'ai pleuré aussi!...

... Depuis quelques jours déjà je sentais que ma main ne la soutenait plus, et que ses petits pieds impatients devançaient ma marche lente et sage. Alors je la prenais, je l'élevais dans mes mains, je l'asseyais sur mon bras replié comme pour me convaincre qu'elle ne m'avait pas échappé encore. Mais ses reins se roidissaient pour résister à mon étreinte, et son petit doigt tendu me désignait le chemin. Tout à l'heure, j'étais là, assise, et elle se tenait toute droite, appuyée à mes genoux. Deux ou trois fois elle a tourné autour de moi en se cramponnant à ma robe ou à mon voile... et c'est si doux, vois-tu, de sentir que l'on sert d'appui à une chérie petite créature!... Mais voici qu'elle a lâché l'étoffe tutélaire, et ses jolis bras étendus se sont mis à battre l'air: elle semblait un oiseau qui ouvre les ailes et attend pour prendre son vol quelque signal mystérieux...

C'est ainsi qu'elle est partie, ma bien-aimée!... c'est ainsi qu'elle m'a quittée pour la première fois!... Hélas! je sais que ce départ sera suivi de beaucoup d'autres..., et c'est en pensant à ceux-là que je pleure!...

Elle n'a plus besoin de ma main à présent, ni de mon bras qui la portait comme un flambeau porte sa lumière. Elle n'attendra plus que je la guide parmi le réseau des chemins et que je lui fasse franchir en la soulevant des ruisseaux plus étroits que sa ceinture. Elle ne m'appellera plus d'une tendre voix plaintive, pareille aux bêlements des agneaux du Sahel; et ses bras se tourneront grands ouverts sur l'espace infini, au lieu de se tendre vers sa mère. Je sais bien qu'elle a besoin de moi encore... mais plus autant... plus aussi complètement... et c'est de cela que mes larmes naissent...

Bientôt elle s'en ira jouer avec les enfants de son âge; puis elle s'en ira laver la laine au lac; elle s'en ira glaner des épis; elle s'en ira au Souk; elle s'en ira prier aux Koubbas voisines... Vois-tu, lorsque je parle d'elle, comme me voilà forcée tout le temps de dire: elle s'en ira... elle s'en ira?...

Un jour, rose et grave, elle s'en ira vers l'amour. Longtemps à l'avance je sentirai que ma tendresse ne lui suffit plus et que ses pieds impatients l'emportent vers de nouvelles destinées. Elle sera pareille aux colombes qui ouvrent leurs ailes en attendant un signal venu des palmeraies du Sud. Et moi, dévorée de cruelle anxiété, je penserai tout bas: Sera-ce demain? Sera-ce aujourd'hui?...

Le soir de ce départ viendra trop vite!... Il y aura des musiques et des rires, des festins et des réjouissances, selon la coutume ordinaire à laquelle on n'échappe point. Moi, cependant, j'attirerai ma fille dans mes bras repliés comme pour me persuader qu'elle m'appartient encore... Mais elle se dégagera avec un sourire, et sa chère main tendue me désignera le chemin. Alors je ne la retiendrai pas plus que je ne l'ai retenue tout à l'heure... Et c'est en pensant à cela que j'ai pleuré...

... Appelle ta mère! appelle les voisines!... Réjouissons-nous, puisque c'est l'usage: ma fille a fait ses premiers pas!...

Marie BARRERE-AFFRE.

RECETTES

Pain aux dattes (délicieux)

Gros comme un oeuf de beurre, 1 tasse de sucre, 1 oeuf, 1 petite tasse de noix hachées, 1 tasse de lait, 1 petite cuillerée à thé de soda à pâte dans le lait sûr ou doux, 1½ tasses de farine. Laisser cuire lentement.

A. R.

• • •

Mayonnaise

Jaunes de 2 oeufs, 2 tasses d'huile d'olive, 2 cuillerées à soupe de vinaigre, jus d'un citron, 1 cuillerée à thé de sel, 1 cuillerée à thé de moutarde, 1 pointe cayenne. Mêlez les épices et ajoutez-les aux jaunes d'oeufs battus au moyen d'une petite cuillère de bois ou d'une fourchette d'argent. Versez d'abord l'huile goutte à goutte, en battant vigoureusement. Lorsque le mélange durcit, ajoutez 1 cuillerée à thé de vinaigre. Continuez d'ajouter l'huile petit à petit, alternant avec le vinaigre et le jus de citron, jusqu'à ce que vous ayez amalgamé au moins ½ tasse d'huile. On ajoute du jus d'oignon, si on le préfère.

Si l'huile est versée trop rapidement, le mélange tombe et se caille; ce qui n'arrive jamais, si l'huile est versée peu à peu. On peut parer à cet accident en incorporant graduellement le mélange à un jaune d'oeuf qu'on aura mis dans un bol propre. Lorsqu'on a amalgamé ainsi ½ tasse d'huile, on peut continuer à battre le mélange avec un fouet à oeuf et ajouter plus rapidement ce qui reste d'huile.

LE GENERAL ET LA SUPERIEURE

La "Liberté", de Paris, raconte une anecdote qu'elle tient de quelqu'un qui approche de très près le général French. Bien entendu, nous ne garantissons rien:

C'était à Dunkerque, où le général French avait établi son quartier général. Les troupes britanniques emplissaient la cité. Les religieuses d'un couvent français, installées dans la ville, s'étaient mises à la disposition du général pour soigner les malades et panser les blessés.

Un après-midi, le général French donna l'ordre à la sentinelle placée à sa porte de ne laisser entrer personne. Il s'assit à sa table de travail et se mit à rédiger un rapport sur la situation du front.

Le général écrivait depuis une longue heure, quand il eut subitement la sensation que quelqu'un se tenait debout derrière lui. Il se retourna et aperçut une religieuse.

— Ma Soeur, lui dit-il, comment êtes-vous entrée? Que me voulez-vous?

— Général, lui répondit la religieuse, excusez-moi d'être venue ici. Je voulais simplement vous dire que notre pays entier vous a voué une gratitude infinie. Nous prions Dieu pour qu'il vous protège et vous donne la victoire.

— Je vous remercie, ma Soeur, dit le général en se levant.

Et comme il voulait lui tendre la main, la religieuse s'effaça et sortit.

Le général French attendit un instant, afin de donner le temps à sa visiteuse de quitter la maison. Puis il appela le factionnaire placé devant sa porte.

— Je t'avais défendu de laisser entrer qui que ce soit, lui dit-il d'un ton irrité.

— Mon général, répondit le soldat, personne n'est entré.

— Comment, personne?... Une religieuse française sort d'ici...

Le soldat ouvrit des yeux stupéfaits. Le général appela les hommes qui gardaient l'entrée de sa maison: ils lui confirmèrent que nulle religieuse n'en avait franchi le seuil.

Le général French, troublé, ne put se remettre au travail. Il alla au couvent et demanda la supérieure.

— Ma Soeur, lui dit-il, j'ai été profondément touché de la démarche qu'une de vos religieuses a faite tout à l'heure près de moi...

— Mais, général, aucune de nos Soeurs ne s'est absentée aujourd'hui.

— Pourrais-je voir vos religieuses, ma Soeur?

— Mais oui, mon général. Les voici justement qui sortent de la chapelle, où elles viennent d'assister à l'office du soir. Elles ont prié pour vous, général, comme chaque jour.

Deux par deux, les religieuses sortaient de la chapelle. Le général les dévisagea les unes après les autres. Aucune d'elles ne ressemblait à sa visiteuse.

— Toutes vos religieuses sont là, ma Soeur?

— Toutes, général.

Le général French voulut se retirer. La supérieure le reconduisit. Tous deux, ils traversèrent le parloir du couvent.

— Mais, ma Soeur, voici la religieuse dont j'ai reçu la visite tout à l'heure! s'écria le général.

Et sa main désignait un grand portrait pendu au mur. Il représentait une religieuse qui souriait dans un grand cadre de bois.

— Oh! général, ce n'est pas possible, repartit la religieuse. Ce portrait représente la Mère supérieure à laquelle j'ai succédé. Elle est morte depuis dix-sept ans...

L'EVANGILE

XVIe dimanche après la Pentecôte

(S. Luc, XIV, 1-11)

En ce temps-là, Jésus étant entré dans la maison d'un des principaux pharisiens, un jour de sabbat, pour y assister à un repas, ceux qui se trouvaient là l'observaient, car il y avait devant lui un homme hydropique. Jésus, s'adressant donc aux docteurs de la loi et aux pharisiens, leur dit: Est-il permis de guérir le jour du sabbat? Mais ils gardèrent le silence; et lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya. Il leur dit ensuite: Qui de vous, si son âne ou son boeuf vient à tomber dans un puits, ne se hâte de l'en retirer, même le jour du sabbat? Ils ne pouvaient rien lui répondre. Remarquant ensuite que les conviés choisissaient les premières places, il leur proposa cette parabole: Quand vous serez invités à des noces, leur dit-il, ne prenez point la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés quelqu'un de plus élevé en dignité que vous et que celui qui vous aura invités tous deux ne vienne vous dire: Cédez votre place à celui-ci, et qu'alors vous n'ayez la honte de descendre à la dernière place. Mais quand vous serez invité, allez vous mettre à la dernière place; de sorte que celui qui vous a invités vous dise quand il viendra: Mon ami, montez plus haut: ce qui sera un honneur pour vous aux yeux de tous les convives; car celui qui s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie sera élevé.

Calendrier de la semaine

Jeudi, 6 septembre — S. Onésiphore.

Vendredi 7 — Ste Reine.

Samedi 8 — Nativité de la B. V. Marie.

Dimanche 9 — Seizième dimanche après la Pentecôte. Solennité de la Nativité.

Lundi 10 — S. Nicolas de Tolentin.

Mardi 11 — SS. Prote et Hyacinthe.

Mercredi 12 — Le Saint Nom de Marie.

Les talents... renversés

La mère fait l'éloge de sa fille à un prétendant:

— Ma fille chante, touche du piano, peint, sait la logique, la botanique, l'anglais, l'allemand, l'italien, la zoologie; en un mot elle sait à peu près tout. Et vous, Monsieur, quels talents avez-vous?

— Aucun. Cependant, j'avoue que si nous nous trouvions dans une situation extrême, je saurais faire un peu de cuisine et recoudre les boutons.



Le pourcentage de gras dans le lait

Le pourcentage de gras dans le lait de la race bovine est une chose héréditaire et ne peut être augmenté ou diminué que par la sélection dans l'élevage; c'est-à-dire que pour avoir un troupeau de vaches qui donne un lait riche en gras il faut toujours choisir des reproducteurs provenant de vaches qui donnent un lait dont la moyenne de gras pour l'année ne doit pas être moins que 3.5 à 3.6 pour cent, et mieux encore 3.8 à 4 pour cent. Les vaches du troupeau seront d'autant meilleures, soit pour la quantité de gras, soit pour la quantité de lait, qu'il aura été apporté plus de choix à leur sélection.

Quoiqu'il soit accepté que le pourcentage de gras dans le lait est une chose héréditaire, il y a plusieurs autres facteurs qui font varier d'une manière temporaire le pourcentage de gras du lait d'un troupeau tel que:

1.—Les différentes races de vaches qui composent le troupeau.

2.—La richesse du lait de chacune des vaches dans le troupeau. Non seulement le pourcentage de gras diffère entre les différentes races de vaches, mais il peut varier de un pour cent ou plus entre chaque vache de la même race. D'où la grande nécessité de la sélection des sujets reproducteurs.

3.—Influence de la nourriture. Pourvu que la vache reçoive une ration suffisante pour se maintenir dans un état normal, une augmentation de nourriture ou une nourriture de meilleure qualité ne peut faire varier le gras du lait pour une période prolongée; mais en certains cas la quantité et la qualité ont des effets limités. Par exemple, une vache qui aurait reçu une ration beaucoup trop insuffisante pour son maintien et la production du lait donnera un lait au-dessous de la normale en gras; mais dès qu'elle recevra une nourriture suffisante, le gras reviendra à son état normal.

4.—Influence de l'état de la vache à l'époque du vêlage. Une vache très grasse à l'époque du vêlage peut produire pendant quelques jours un lait beaucoup plus riche que sa moyenne, et pendant plusieurs semaines elle peut produire un lait un peu plus riche que sa moyenne pour l'année. Pour démontrer ce point, nous citerons une vache au Collège d'Agriculture qui était exceptionnellement grasse au vêlage et qui a produit à la première épreuve, le cinquième jour après le vêlage, un lait contenant 6.15 pour cent de gras et une moyen- La même vache, après un intervalle de 28 jours durant lequel elle perdit rapidement de sa graisse, fut soumise à une nouvelle épreuve de sept jours, durant laquelle elle a donné un lait avec une moyenne de 3.27 pour cent de gras. La moyenne de gras du lait de cette vache pour l'année fut de 3.09 pour cent.

Donc si, à l'époque du vêlage, les vaches ne de 4.86 pendant les sept jours de l'épreuve. sont en bon état, elles donneront un lait plus riche que si elles étaient en mauvais état, et ceci pourrait être une des raisons pour lesquelles le lait d'un troupeau est quelquefois plus riche en gras à l'époque du vêlage que quelques semaines plus tard, si ces vaches avaient été négligées.

5.—La longueur de temps que la vache donne du lait. Durant les quelques mois qui suivent le vêlage, le gras en général est passablement stable et ensuite augmente rapidement vers la fin de la période de lactation, suivant la température de la saison et l'alimentation.

6.—La longueur des intervalles entre chaque traite. Quand les intervalles entre chaque traite sont à peu près égaux, il n'y a pas, ou presque pas de différence dans le pourcentage de gras. Mais quand les intervalles ne sont pas égaux, la traite qui suit le plus long intervalle contient, en général, un lait moins riche en gras.

7.—Efficacité dans la manière de traire. Le premier lait trait est peu riche en gras et ne contient que 0.75 à un pour cent, tandis que le dernier lait trait peut contenir de 8 à 9.5 pour cent de gras, et il va sans dire qu'une traite qui n'est pas faite à fond peut causer une assez forte variation dans le pourcentage de gras d'un troupeau.

8.—Influence de la température. En général, durant les temps frais, le pourcentage de gras augmente; en hiver une vache donnera un lait un peu plus riche qu'en été, mais d'un autre côté, si elle est exposée au froid, aux pluies froides ou autres intempéries, cela causera une dépréciation dans le pourcentage de gras.

9.—Influence du tempérament des vaches. Les vaches nerveuses sont celles qui sont les plus sujettes aux grandes variations, soit dans la quantité de lait, soit dans la quantité de gras, et ces vaches en général, qui sont de fortes laitières, doivent toujours être traitées avec douceur.

Il y a plusieurs autres causes qui font varier le pourcentage de gras du lait, mais elles ne sont pas encore parfaitement établies.

I. VILLENEUVE,
Instructeur agricole.

Le sel dans l'alimentation du porc

Tout le monde sait combien le bétail est friand de sel. Le sel facilite la digestion, en stimulant les organes chargés de cette fonction; un aliment, additionné de sel, devient plus assimilable et profite davantage.

L'usage du sel est un moyen peu coûteux d'activer l'accroissement du bétail. De plus, il améliore la qualité du lait et de la viande; le lait des vaches suisses est assez renommé, et bien connue aussi est la coutume des vachers suisses qui ont, pendue à leur côté, une petite escarcelle remplie de sel pour attirer leurs bêtes. Le sel rend les aliments plus appétissants; et c'est un avantage dont il faut savoir profiter, si l'on est réduit à faire consommer à son bétail une nourriture de médiocre qualité telle que la paille ou des foins avariés. Il y a des fourrages que les bêtes aiment moins que d'autres; c'est le cas de les saupoudrer d'un peu de sel. Souvent aussi, quand un animal est mal disposé, laisse des restes, le mélange du sel à sa ration suffit pour lui rendre son appétit.

Quand on sèvre les jeunes veaux à l'étable, il est bon de répandre un peu de sel dans leur crèche pour amener leurs dents au contact des fourrages auxquels ils ne sont pas encore habitués.

Le sel est encore avantageux parce qu'il excite à boire et que le bétail a besoin de s'abreuver beaucoup pour réparer les pertes dues à sa transpiration.

Enfin, le sel prévient certaines maladies, notamment la cachexie aqueuse pour les moutons. Il enrichit les urines en azote et augmente ainsi la valeur du fumier.

Aussi, dans les étables bien soignées, voit-on les vachers, après avoir distribué la nourriture dans la crèche, jeter par-dessus une poignée de sel; voilà pourquoi aussi on suspend, dans les bergeries, des blocs de sel gemme, où les moutons viennent aiguiser leur langue avant de s'attaquer à la paille de leur râtelier. Ici, nous sommes loin de prodiguer l'emploi du sel dans l'alimentation; en Angleterre et en Suisse, il joue un rôle bien plus important dans la ration.

Utilité d'une existence régulière et danger des excès

La première condition de santé est la grande régularité dans l'existence journalière.

Dans toutes les classes de la société, depuis les plus modestes jusqu'aux plus élevées, ce sont les abus et les excès qui, le plus ordinairement, se retrouvent comme cause prédisposante ou aggravante d'une maladie.

La régularité est nécessaire dans le travail comme dans le repos et nul ne doit ignorer que, pour un travail déterminé, le temps à lui consacrer doit être suffisant, car rien n'est plus nuisible à la machine humaine que les à-coups et les dépenses brusques d'énergie, en un temps relativement court, pour la production d'un ouvrage qui pourrait être fait moins activement et avec des périodes de repos régulières. Tout effort modéré, bien soutenu, produit toujours le maximum de résultat avec le minimum de fatigue et d'usure.

Notre organisme, qui subit des influences extérieures si régulières de par les changements naturels dépendant des saisons du jour ou de la nuit, devrait être réglé presque automatiquement pour tous les actes de la vie.

Préjudiciables au premier chef sont les excès de table, les veilles trop fréquentes pour se distraire ou besogner, la pratique des sports à outrance, en un mot les abus de toutes sortes.

Pour les exercices physiques, avec ou sans entraînement, la modération et la régularité sont encore la loi fondamentale.

Faire des promenades ou des excursions raisonnables est très salutaire; entreprendre des grandes courses et des marches forcées est nuisible.

User de la bicyclette comme moyen de transport ou de promenade, sans efforts ni vitesse, sera toujours hygiénique; se servir de ce moyen pour courir et franchir le plus d'espace en moins de temps, est dangereux.

Il en est de même pour tous les actes de la vie, sans aucune exception, de telle sorte que, pour conserver sa santé comme pour la rétablir quand elle est altérée, la première condition est d'avoir une vie journalière régulière; les écarts de régime et les excès de tous genres sont les principaux facteurs des maux qui nous arrivent.

Contre l'importation des hommes sans expérience

Saskatoon — John Evans, député progressiste de Saskatoon, parlant devant le conseil des métiers et du travail, a dénoncé l'importation irraisonnée d'hommes sans expérience de la Grande-Bretagne, qui sont attirés au pays par les couleurs fausses sous lesquelles il leur a été présenté. Il pourrait être nécessaire, a-t-il dit, d'entreprendre une campagne en Angleterre pour combattre les méthodes employées pour engager les gens à abandonner leurs foyers et à venir au Canada avec des idées tout à fait erronées sur ce qui les attend de ce côté de l'Atlantique.

LE MARCHE

31 AOUT 1923

Bouvillons—

Excellents	$5.75—$6.00
Bons	$4.75—$5.50
Moyens	$4.00—$4.50
Ordinaires	$3.00—$3.75

Bouvillons engraissés—

De choix	$4.00—$4.50
Bons	$2.75—$3.75

Bouvillons à engraisser —

De choix	$3.25—$3.75
Bons	$2.00—$3.00

Boeufs—

Bons	$3.00—3.50
Moyens	$2.25—$2.75
Ordinaires	$1.00—$2.00

Taureaux—

De choix	$2.00—$2.25
Ordinaires	$1.00—$1.75

Taures de boucherie—

De choix	$4.50—$4.75
Assez bonnes	$3.00—$4.25

Taures à engraisser—

De choix	$2.50—$2.75
Bonnes	$1.75—$2.25

Veaux—

De choix	$5.00—$6.00
Bons	$3.50—$4.50
Ordinaires	$2.00—$3.00

Vaches de boucherie—

De choix	$3.25—$3.50
Bonnes	$2.50—$3.00
Ordinaires	$2.00—$2.25
Pour conserves	$ .50—$1.75

Moutons et agneaux—

Moutons bons	$5.00—$6.50
Moutons ordinaires	$2.00—$3.00
Agneaux bons	$7.00—$9.00
Agneaux ordinaires	$4.00—$6.00

Porcs—

D'après la classification du gouvernement fédéral—

Bacon de choix	$11.00
Porc épais	$10.00
Lourds	$9.00
Très lourds	$8.00
Porc d'étal	$9.00
Légers	$9.00
Inférieurs	$6.00
Truies No 1	$7.00
Truies No 2	$6.00
Verrats	$3.00

PRODUITS

Note—Comme le Winnipeg Produce Exchange a cessé de fonctionner, nous donnerons les prix du beurre et des oeufs tels que fournis par les courtiers (brokers). Ces prix seront toujours approximatifs, car ce marché est sujet à de très rapides fluctuations.

Beurre—

Crémerie F.O.B. Winnipeg, approximatif	$ .32

Oeufs—

(D'après la classification du gouvernement fédéral)

Extra, la douzaine	$ .32
Premiers	$ .27
Seconds	$ .21
Fêlés	$ .15

Pommes de terre—

Nouvelles. Le minot	$ .75

Farine—

Lake of the Woods—

Sac de 98 livres	$3.52½
2 sacs de 49 livres	$3.57½
4 sacs ed 24 livres	$3.67½

Western Canada "Purity"—

Sac de 98 livres	$3.52½
2 sacs de 49 livres	$3.57½
4 sacs ed 24 livres	$3.67½

Ogilvie "Royal Household"—

Sac de 98 livres	$3.52½
2 sacs de 49 livres	$3.57½
4 sacs ed 24 livres	$3.67½

Maple Leaf Flour Mills—

Sac de 98 livres	$3.52½
2 sacs de 49 livres	$3.57½
4 sacs de 24 livres	$3.67½

Alimentation—

Son. La tonne	$23.00
Gru. La tonne	$25.00

Gruau—

Le sac de 80 livres	$2.75

Foin—

Pour foin sur voie. Bonne condition. Prix de deux maisons de Winnipeg.

Mil. No 1	$18.00
Mil. No 2	$16.00
"Red Top" No 1	$13.00
"Red Top" No 2	$11.00

ANIMAUX DE RACE POUR LA SASKATCHEWAN

Le commissaire du bétail de cette province est allé en Angleterre acheter des moutons et des porcs reproducteurs

Regina — J.G. Robertson, commissaire du bétail de la Saskatchewan, est de retour d'un voyage de deux mois en Angleterre. Il s'y est occupé de diverses questions intéressant l'élevage, mais surtout de l'achat de moutons et de porcs de la province. Le ministère de l'agriculture avait consenti à ce qu'il donne temporairement ses services à l'association des éleveurs de moutons et à celle des éleveurs de porcs, afin qu'il choisisse et achète pour elles des animaux de reproduction destinés à renouveler et à améliorer les troupeaux de la province.

Province progressive

On sait que la Saskatchewan a déjà fait beaucoup pour l'élevage des chevaux et des bêtes à cornes; les campagnes organisées pour l'amélioration des étalons et des taureaux ont porté leurs fruits. Lorsque le gouvernement fédéral offrit d'aider à l'importation de béliers et de verrats, la Saskatchewan fut la seule des provinces de l'Ouest à profiter de l'occasion. On espère qu'un grand avantage résultera avec le temps de l'introduction de sang nouveau dans les troupeaux de la province.

La quarantaine

D'après les règlements de la quarantaine canadienne, tous les animaux achetés en Angleterre doivent être envoyés en Ecosse et rester là 60 jours; ils ont à subir une autre quarantaine de 30 jours à partir du moment où ils ont quitté le port de Glasgow jusqu'à ce qu'ils sortent de la station de quarantaine à Québec.

Les animaux achetés par le commissaire du bétail sont maintenant en Ecosse; ils en partiront en septembre et arriveront dans la Saskatchewan vers le milieu d'octobre.

Maladies des poules

Les maladies des poules ont en général pour cause une mauvaise nourriture, une eau infecte, l'insuffisance, la malpropreté et l'insalubrité du poulailler. Donc, pour tenir les poules en bonne santé, il importe de bien les nourrir, de leur donner une eau pure, un espace suffisant pour leurs ébats, un poulailler spacieux, aéré, toujours propre.

Ces maladies sont à peu près sans remède; il vaut mieux, dans la plupart des cas, tuer les poules malades dès les premiers symptômes bien caractérisés de la maladie, et les manger, que de chercher à les guérir.

Quand une épidémie a sévi sur une basse-cour, nettoyer à fond la cour et le poulailler, et blanchir celui-ci à la chaux.

Il nous fait plaisir d'annoncer que M. Alexandre Bernier, avocat et notaire, pratiquera dorénavant sa profession au No 348, rue Main, édifice Standard Trusts, Winnipeg. Afin de mieux servir sa clientèle de Saint-Jean-Baptiste, Letellier et environs, il a ouvert une succursale dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste.

Poudres à faire pondre

Oui, théoriquement et pratiquement, on peut faire des poudres excitant la ponte des poules; mais, généralement, c'est au détriment de la santé et même de la vie de ces animaux qu'on leur en administre; il arrive même parfois qu'après avoir ainsi excité la ponte, une réaction se fait et qu'elles ne pondent plus du tout.

Du reste, cela se conçoit très bien; l'oeuf, en effet, est composé de divers éléments qui se forment dans le corps de la poule par la transformation de ses aliments; or, si cette transformation est trop précipitée sous l'action de ces excitants, elle peut être incomplète, en même temps que la quantité nécessaire à l'entretien de la substance matérielle de la poule devient insuffisante; celle-ci alors ne tarde pas à succomber ou, par suite d'une réaction mystérieuse, elle élabore toute la matière alimentaire au profit de ses tissus, laissant la grappe ovarique s'annihiler. C'est, dans l'un comme dans l'autre cas, la réalisation de la fable: La poule aux oeufs d'or.

Porcs sans appétit

Il arrive assez fréquemment que les porcs à l'engrais ne consomment que très lentement les aliments qui leur sont distribués quand ils arrivent près du terme de leur engraissement. Pareil phénomène se produit avec d'autres espèces animales.

Pour y remédier chez le porc, faites des distributions d'avoine salée obtenue en faisant alterner des couches de grain et de sel dans un pot de grès. Arrosez légèrement le tout. Si cette addition au régime n'amène aucun changement, n'insistez pas: l'animal doit être abattu, parce qu'incapable de vous donner un bénéfice supplémentaire.

Cours du grain fourni par Le Comptoir Agricole Ltée

pour la semaine finissant le 1er septembre 1923

PRIX DECHARGE A FORT WILLIAM OU PORT ARTHUR

Grains	Mardi 28 aout	Merc. 29 aout	Jeudi 30 aout	Vendi. 31 aout	Sam'di 1 sept.	Lundi 3 sept.
Blé No. 1 Nord	1.15¾	1.15¼	1.16¾	1.18¾	1.18⅜	Marché fermé
2 Nord	1.10¾	1.10¼	1.11¾	1.13¾	1.14	
3 Nord	1.05¾	1.05¼	1.06¾	1.08¾	1.09⅜	
Avoine 2 CW	.45¼	.45½	.45⅜	.47½	.47⅞	
3 CW	.44⅜	.44⅜	.44⅜	.46½	.46⅞	
Orge 3 CW	.55¼	.55¼	.55⅛	.56	.56¼	
4 CW	.52¾	.52¾	.52⅝	.53½	.53¾	
Lin 1 NW	2.05	2.05	2.06½	2.01½	2.03¾	
2 CW	1.91	1.93	1.94½	1.92½	1.94¾	
Seigle 2 CW	.64⅜	.64¾	.64¾	.64½	.64¾	

Prix sur voie (Track)

Grains	Mardi 28 aout	Merc. 29 aout	Jeudi 30 aout	Vendi. 31 aout	Sam'di 1 sept.	Lundi 3 sept.
Base Blé 1 Nord	1.06¾	1.06¼	1.06¾	1.08¾	1.10⅜	
Avoine 2 CW	.43¼	.44½	.43⅜	.46⅜	.46⅞	
Orge 3 CW	.52¾	.53¼	.52⅛	.53	.53¼	
Lin 1 NW	1.97	2.00	2.00½	1.97½	1.99¾	
Seigle 2 CW	.63⅜	.64	.63¾	.63½	.64¾	

Options

Grains	Mardi 28 aout	Merc. 29 aout	Jeudi 30 aout	Vendi. 31 aout	Sam'di 1 sept.	Lundi 3 sept.
Blé Octobre	1.00¾	.99¾	1.00⅜	1.00¾	1.01⅜	Marché fermé
Decembre	.98⅜	.96¾	.97¾	.97⅞	.98¾	
Mai	1.03⅜	1.02	1.02⅝	1.02½	1.03⅝	
Avoine Octobre	.43⅜	.43¾	.43⅜	.44⅝	.44⅞	
Decembre	.40⅜	.40¼	.40⅜	.40⅜	.40⅞	
Mai	.43¾	.44	.44⅜	.44⅝	.44⅞	
Orge Octobre	.53⅜	.53⅜	.53⅛	.54	.54¼	
Decembre	.52⅛	.52⅜	.52⅜	.52⅝	.52⅞	
Mai	.55⅜	.55⅜	.55⅜	.55⅜	.55⅞	
Lin Octobre	1.93	1.95	1.96⅜	1.96½	1.98⅜	
Decembre	1.84½	1.85	1.85⅜	1.86⅜	1.88⅜	
Mai	1.88½	1.89¾	1.92	1.92½	1.94⅜	
Seigle Octobre	.65⅜	.66	.65⅜	.65½	.65⅜	

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

MANITOBA

LA BROQUERIE

Notre ligue de citoyens, organisée depuis quelques mois, dont le but est de s'intéresser au développement et au progrès général de notre paroisse, fait des progrès marquants. Dans les deux dernières assemblées nous y avons traité d'agriculture et d'industrie laitière pratique (ou payante) qui convient spécialement pour nos endroits; car il faut bien en convenir, nos terrains sablonneux sont peu avantageux pour la grande culture des céréales, principalement le blé, qui fait échec même sur les terrains les plus fertiles des plaines de l'Ouest.

Nous avons ici tous les avantages de la culture mixte, étant donné que la culture sarclée réussit à merveille, entre autres le maïs (blé d'Inde), le trèfle doux, le tournesol ou soleil, la betterave, ainsi que tout autre légume ou plante à racines.

Nous y voyons actuellement bon nombre de champs, quoique assez modestes en superficie — 3 à 5 acres — de blé d'Inde qui atteint dans la moyenne 10 pieds de hauteur, ce qui veut dire 14 tonnes à l'acre. Le tournesol et le trèfle doux produisent aussi admirablement bien.

Grâce à l'initiative de notre organisation, aidée de l'action énergique de nos officiers municipaux, un silo-tranchée vient d'être construit. Nous en attendons de bons résultats. D'après notre conférencier agricole, M. Villeneuve, qui a eu l'amabilité de venir le visiter, c'est un succès certain pour l'ensilage de nos riches produits. Le coût de construction de ce genre de silo est si minime qu'il est à la portée de chacun.

Avec un moyen troupeau de bonnes vaches laitières, comme nous en trouvons maintenant en quantité ici, des silos et de l'ensilage, le producteur est certain de faire bonne vie et de beaux bénéfices.

Que ceux qui ont essayé la grande culture et qui n'ont pas été favorisés, que ceux qui ne possèdent pas de gros capitaux viennent nous visiter. Je suis certain qu'ils y dresseront leur tente. Il y a encore plusieurs bonnes occasions. Empressez-vous d'en profiter.

SAINT-MALO

Dimanche, le 26 août, eut lieu notre pèlerinage annuel à la grotte de N.-D. de Lourdes. Dieu avait exaucé nos prières, en nous favorisant d'un soleil resplendissant. Il ne voulait pas sombre une journée consacrée spécialement à glorifier sa divine Mère, et tandis qu'Elle comblait nos âmes de grâces, de paix, de résignation chrétienne, de bienfaits de toutes sortes tant physiques que moraux, Lui répandait dans la nature l'éclat, la joie qui se communiquent toujours aux coeurs purs.

Aussi dès 6 heures du matin, les pèlerins se dirigeaient en grand nombre vers l'église, pour commencer la journée par une bonne communion.

A 8 heures, messe de Sa Grandeur Mgr Béliveau, qui a daigné, avec sa bonne grâce habituelle, venir présider toute la journée. Nous étions fiers que notre bon archevêque vint par sa présence rehausser l'éclat de notre fête. L'église était pleine, et à notre grande édification, une grande partie étaient venus de très loin et à jeun. Honneur au mérite! Merci pour le bon exemple; vous reviendrez l'année prochaine, car la Vierge de Lourdes a 10 vous bénir, et vous aurez, nous l'espérons, beaucoup d'imitateurs.

A 10 h. 30, la grotte en plein air, grand'messe chantée par M. l'abbé Messier. Touchant spectacle donné par cette foule venue d'un peu partout pour louer tous ensemble notre Mère du Ciel et chantant avec âme "Notre-Dame de Lourdes, priez, priez pour nous toujours."

Le sermon de circonstance nous fut donné par Sa Grandeur Mgr Béliveau. Je n'ai rien à ajouter pour faire croire que ce fut un beau sermon et qu'il sut comme d'habitude trouver les mots propres à faire vibrer dans nos coeurs les meilleurs sentiments qui sont en nous, surtout ceux d'amour et de reconnaissance envers la sainte Vierge.

A 3 heures, vêpres chantées par Monseigneur et sermon par M. l'abbé J. Macaire, notre digne curé, qui, par son dévouement infatigable, sait chaque année trouver de nouveaux moyens pour faire croître en nous notre dévotion pour la reine du ciel. Puis retour à l'église en procession au chant du "Magnificat" et "Vierge, notre espérance", etc. Puis bénédiction solennelle du Très Saint-Sacrement. Au choeur on remarquait: Sa Grandeur Mgr Béliveau, M. l'abbé Jolys, curé de Saint-Pierre; M. l'abbé Desrosiers, curé de Saint-Jean-Baptiste, M. l'abbé Giroux, curé de La Broquerie, le R. P. Roberge, C.SS.R., curé de Sainte-Anne des Chênes; M. l'abbé Messier, économe à l'archevêché; M. l'abbé Claveloux, curé de Thibaultville; M. l'abbé Moquin, curé de Sainte-Geneviève; M. l'abbé Mireault, curé de Sainte-Elizabeth; R. P. Bodin, vicaire de Saint-Pierre; M. l'abbé Bellavance, vicaire de Saint-Jean-Baptiste; M. l'abbé Forest, curé de Letellier; M. l'abbé Picton, de l'archevêché.

Puis la foule s'écoula lentement, convertie et heureuse, au moins tout nous le fait croire, puisque chaque année ces inlassables pèlerins de toutes les paroisses environnantes et même de loin comme Somerset, Notre-Dame de Lourdes, etc., nous reviennent chaque année de plus en plus nombreux.

Nous vous disons donc tous: A l'an née prochaine!

• • •

Mercredi matin, M. l'abbé Haynen, curé de Bruxelles, et M. l'abbé Rousseau, curé de Mariapolis, sont venus faire un pèlerinage privé et ont célébré la sainte messe à la grotte.

• • •

Mercredi, 22 août, Joseph Malo s'endormait dans le Seigneur, à l'âge de 17 ans. Les longues et cruelles souffrances qu'il a endurées avec une patience vraiment admirable lui ont certainement mérité la gloire que Dieu a promise à ceux qui souffrent. Il laisse pour pleurer sa perte, outre son père et sa mère, huit soeurs: Mme E. Villebrun, de Saint-Pierre, Mme A. Morin, Mme A. Catellier, Miles Hermine, Yvonne, Rose, Albina et Olive; trois frères: MM. Emile, Delphis et Eugène.

A la famille si cruellement éprouvée nous offrons nos sincères condoléances.

• • •

Mme L. Gosselin nous a quittés ces jours derniers pour un séjour de plusieurs semaines dans sa famille, à Ste-Rosalie, P. Q.

LIBREVILLE

M. Napoléon Paradis, de Libreville, doit déménager bientôt à Winnipegosis, où il fera le transport des marchandises sur le lac Winnipegosis.

SAINT-NORBERT

Mlle Noelie de Moissac, fille de M. H. de Moissac, trésorier de la ville de Saint-Boniface, est partie pour retourner à son école à Saint Edouard, près de Saint-Paul des Métis, Alberta. De son côté, Mme de Moissac est allée passer un mois chez les frères de son mari à Biggar, Sask.

SASKATCHEWAN

CUVIER

Un nouveau centre de colonisation française

Voici une nouvelle rubrique: un nom qui n'a encore paru dans aucun journal. Aussi n'est-il que juste de donner sur le centre qu'il représente la primeur de ses nouvelles et des renseignements dont il a besoin au plus important des journaux canadiens du Manitoba.

Cuvier est un bureau de poste à 3 milles et demi de l'église de Saint-Front, dans une excellente contrée agricole. C'est probablement de toute la Saskatchewan la région qui ait encore tant de "homesteads" à prendre. Nous ne parlons pas des étendues pierreuses ou sablonneuses dont personne ne veut, mais qui se prendront quand même plus tard. C'est une excellente terre noire facile à labourer et très productive. L'eau s'y trouve presque à fleur de terre: de 6 à 15 pieds de profondeur. Ces "homesteads" sont en partie boisés; mais il y en a qui contiennent de 10 à 50 acres extrêmement faciles à défricher.

Pour le moment ces terres ont pour gare la place appelée Clair, sur le C. N.R. Elles se trouvent à de 3 à 8 milles de la nouvelle ligne du C.P.R. Nous ne connaissons pas dans tout l'Ouest de région plus avantageuse.

• • •

Voici maintenant un petit bouquet de nouvelles que nous en recevons.

Nous venons d'avoir la bénédiction du chemin de croix de notre nouvelle église. Pour l'occasion, notre desservant, M. l'abbé Gamache, était accompagné de M. l'abbé Soyer, curé de Vonda. C'était un grand jour pour la paroisse, un nouvel indice de progrès de bon aloi.

• • •

M. et Mme J. Rouillard, marchands à Cuvier, nous sont revenus de France dernièrement, et sont enchantés de leur voyage. Heureux quand même de se retrouver dans un pays qui promet tant pour l'avenir.

• • •

M. Aimé Prévost est parti pour le Manitoba, dans le but d'en ramener une compagne. Nous lui souhaitons plein succès. Plusieurs de nos colons pourraient suivre son exemple avec profit. Avis à qui de droit.

• • •

M. Ulysse Prévost a fait casser 55 acres de terre sur son "homestead", ainsi que M. Germain Hurion. Nous n'en sommes donc plus aux jours des pénibles défrichements à la main. Nous nous apercevons, en effet, que ces tracteurs ont fait leur apparition à Cuvier, car la forêt se transforme rapidement en belles terres à blé.

M. Ronfrosse va faire "casser" sur sa terre, ainsi que M. Georges Prévost.

• • •

La semaine dernière nous avons eu la visite de deux nouveaux colons, qui ont pris chacun un "homestead". Ils se disent enchantés du pays, et nous espérons que beaucoup suivront leur exemple. Il y a de 75 à 80 "homesteads" à prendre à l'est de Cuvier. La terre est de toute première qualité, et l'eau ne manque nulle part.

On dirait au contraire qu'il y en a trop par endroits. Le pays, en effet, contient beaucoup de petits lacs très peu profonds, qui sont évidemment destinés à devenir de verdoyantes prairies. Nous sommes en ce moment à faire circuler une pétition dans le but de les assécher. Les prairies qui en résulteront seront une précieuse acquisition pour la colonie.

Ce qu'il nous faudrait surtout c'est quelques bonnes familles de langue française avec un bon nombre d'enfants. Cela nous permettrait de transformer notre école en école bilingue, comme est celle de Saint-Front. On attend un bon Français, perdu au milieu d'Anglais, qui a, paraît-il, neuf enfants. Il sera certainement reçu à bras ouverts.

• • •

Enfin, pour le moment, le plus important de tout, nos récoltes sont magnifiques, et la plupart des habitants ont commencé à les couper.

• • •

Pour plus amples informations, s'adresser, avec un timbre pour la réponse, au R. P. Morice, Marieval, Sask., ou à M. Julien Rouillard, Cuvier, Sask.

SAINT-BONIFACE

Bénédiction de l'Hôpital Saint-Roch

Jeudi dernier, S. G. Mgr Béliveau, archevêque de Saint-Boniface, a procédé à la bénédiction de l'hôpital St-Roch. Plusieurs membres du clergé et des représentants des différentes communautés religieuses de Saint-Boniface assistaient à la cérémonie, qui s'est terminée par la bénédiction du T. S. Sacrement.

M. l'abbé Sabourin, chancelier du diocèse, et M. l'abbé Saint-Amant, curé de Lorette, assistaient Mgr l'archevêque. M. l'abbé Brunet remplissait les fonctions de maître des cérémonies.

On remarquait en outre: Mgr Cloutier, vicaire général, curé de Saint-Norbert; les RR. PP. Roberge, C.SS.R., de Sainte-Anne, Beaupré, O.M.I., du Juniorat, et Jean Leclaire, S.J., du Collège de Saint-Boniface; MM les abbés Deslandes, de Fannystelle; Chamberland, Haywood; Mirault, de Sainte-Elisabeth; Fortin, de l'archevêché.

Le choeur des religieuses a exécuté un très beau salut en musique.

Le premier hôpital Saint-Roch pour prendre soin des malades contagieux avait été construit en 1896 et rebâti en 1905. Il y a un an l'installation ayant été jugée insuffisante, on avait décidé de reconstruire. L'entreprise avait été confiée à M. Albert Tremblay, de Winnipeg, qui a fait une magnifique construction, digne de l'institution qu'elle abrite. L'hôpital, avec l'ameublement et le matériel, a coûté $109,000. Il renferme tous les perfectionnements les plus modernes et peut contenir 120 patients. Le plan est combiné de façon qu'il y ait partout abondance d'air et de lumière.

Bien qu'on fasse rarement d'opération dans un hôpital de maladies contagieuses, il y a cependant une salle d'opération suffisamment grande et parfaitement outillée. Il y a également une pharmacie où toutes les prescriptions seront remplies par une religieuse pharmacienne graduée. Chacun des trois étages a des chambres de soleil avec plusieurs lits.

La chapelle peut contenir une cinquantaine de personnes. L'autel est surmonté d'une statue du Sacré-Coeur. On remarque aussi un tableau représentant saint Roch, patron des malades contagieux. Le chemin de croix, petit mais très artistique, a été importé de France.

Le personnel de l'hôpital, sous la direction de la supérieure, Soeur St Joseph, comprend douze religieuses et vingt gardes-malades. Un interne doit résider en permanence dans l'institution; le poste a été assigné au Dr Holliday.

Les premiers patients ont été admis dès le lendemain de l'inauguration.

Un tel établissement fait le plus grand honneur aux Soeurs Grises qui en ont la direction et continueront d'y exercer leur dévouement avec le même zèle inlassable. Les patients confiés à l'hôpital Saint-Roch se trouveront dans un milieu parfaitement hygiénique, à portée de toutes les commodités et entourés de tous les soins propres à hâter leur retour à la santé.

MORT de Mme LOUIS LAURENDEAU

Nous avons le regret d'apprendre la mort de Mme Louis Laurendeau, décédée presque subitement à son domicile, avenue Provencher, hier après-midi après une journée de maladie seulement. Elle était âgée de 69 ans. Née à L'Islet, P. Q., elle habitait St Boniface avec sa famille depuis 41 ans.

La défunte laisse son mari et six enfants: Pamphile, Albert, ancien maire de Saint-Boniface, Mme Boelle, de Haywood, Man.; Soeur Marie-Joseph, supérieure du Couvent de Saint-Charles; Soeur Laurendeau, du couvent de Sainte-Anne; Gracia, à la maison.

Les funérailles auront lieu à la cathédrale jeudi matin à 10 h. et l'inhumation se fera au cimetière de la cathédrale.

La Liberté prie les membres de la famille Laurendeau d'agréer ses sincères condoléances.

ACADEMIE PROVENCHER

L'ouverture des clases a lieu aujourd'hui 4 septembre. L'Académie Saint-Joseph ne pouvant continuer d'abriter les garçons de l'Académie Provencher, la commision a dû louer temporairement un certain nombre de locaux pour y tenir les classes, en attendant l'achèvement de la reconstruction de l'école.

Voici la liste des endroits où sont tenues les classes, avec la désignation des grades pour chacun:

Juniorat, grades 8, 9, 10 et 11.

Maison Provinciale, grade 8 junior, 7 et classe anglaise.

Collège, grade 6 senior.

Rue Provencher, No 59, grade 6 junior.

Rue de la Morénie, grade 1 (deux classes).

Edifice Dubuc, grades 4 junior et senior et 3 senior.

Edifice Versailles, grades 3 senior et 2 senior et junior.

Ancien magasin Winnipeg Church Goods, grade 5 senior et junior.

M. HENRI LACERTE

M. Henri Lacerte, avocat, désire faire savoir au public qu'il a transporté son étude dans l'édifice du Standard Trust, 348, rue Main, à Winnipeg. Il occupera le bureau occupé depuis le mois d'avril par J.-A. Hébert et Cie, Ltée, qui occuperont désormais dans le même édifice et sur le même étage de nouveaux bureaux. Le numéro de téléphone de M. Lacerte sera N 8369.

FETES DU COMITE DE RECREATION ET DE SPORTS

Nous rappelons les fêtes qui seront données par le Comité de récréations et de Sports de Saint-Boniface, en matinées et en soirées, les vendredi, samedi et dimanche, 7, 8 et 9 septembre prochain, dans son enceinte temporaire. Ces fêtes organisées, non seulement au point de vue des réjouissances, mais dans un but bienséant, philanthropique et moral, pour retenir chez nous la jeunesse qui, si elle est privée d'agréments et d'attractions locales, a des tendances à déserter le foyer familial, les dimanches et jours de fête, pour aller chercher ses plaisirs ailleurs, souvent dans des lieux malsains, ces fêtes, disons-nous, demandent à être encouragées et qu'on s'y rende.

Chacun aidera ainsi, par des dépenses minimes, à l'acquisition de tout un assortiment de jeux et d'instruments méthodiques et pratiques pour les exercices physiques, non seulement en vue du perfectionnement du corps, mais encore de l'éducation de l'esprit, et ce, au fur et à mesure de la rentrée, dans les recettes du comité, des quelques deniers que lui verseront les visiteurs, pour les distractions et les plaisirs honnêtes de tous les âges. Nous espérons même y voir l'installation d'une garderie d'enfants, et tous les jouets désirables, avec une personne choisie pour les surveiller.

Il faut que les habitants de Saint-Boniface se persuadent bien que, si le Comité de récréations et de sports de la ville se représente pour la deuxième fois, dans cette fête, devant ses concitoyens, ce n'est pas par spéculation frivole ou par lucre, mais bien dans un salutaire élan de mutualité, pour le développement des facultés physiques, intellectuelles et de saine moralité des jeunes gens, grands et petits, et dans l'intérêt des familles. Son appel, nous l'espérons, sera entendu, et chacun de nous voudra s'assurer que ce deuxième anniversaire sera célébré avec tout l'attrait et le "brio" que sauront lui apporter ses organisateurs expérimentés, dont les efforts assurément, vont se transformer en réel succès. Qu'on se le dise, et qui s'y rendra verra.

De ces fêtes, nous ne donnerons, aujourd'hui, qu'une ébauche seulement du programme qui va paraître incessamment: Vendredi après-midi, prélassement champêtre, agrémenté par des rafraîchissements, gourmandises, attractions et jeux divers. A 8 heures du soir, ouverture de la fête, aubades, musique et fanfare.

Samedi, après-midi spécialement réservée aux enfants et distribution de crème à la glace, offerte par la Crèmerie de Saint-Boniface, aux jeunes pensionnaires de l'orphelinat. Divertissements de tous genres, avec prix et encouragements. Tire à la corde, entre pompiers et agents de police. Soir, sports divers, lutte, boxe, gymnastique et autres exercices athlétiques.

Dimanche après-midi, continuation des jeux. Courses de vitesse, courses de fond et distribution aux vainqueurs de plusieurs coupes offertes par la Société Saint-Jean-Baptiste. A huit heures, soirée comique et dramatique donnée par l'union des artistes bien connus de Saint-Boniface et spécialement agrémentée par la verve enthousiaste de M. Maurice Goulet.

Un comptoir, fort gracieusement tenu par un comité de dames appartenant à la cité, servira des gâteaux et rafraîchissements, à toute heure, pendant la durée des fêtes.

BENE AMAT.

Incendie

Un incendie a détruit, jeudi soir, l'établissement de la Winnipeg Upholstering and Manufacturing Company. Les dégâts sont approximativement de $100,000. Le sinistre a attiré sur les lieux plus de cinquante mille personnes.

PETITES NOTES

M. Pierre Frossats nous quittait jeudi dernier, pour un séjour de quatre mois à Chicago. Nous lui souhaitons bon succès et heureux retour.

• • •

La construction du couvent de St-Joseph avance rapidement. Bien entendu, la partie électrique en a été confiée à nos compatriotes Fontaine et Boulanger.

Les sentiments personnels ne comptent pas; dans la vie, il y n'y a que les grands devoirs. — Etienne Lamy.



UN CONTE PAR SEMAINE

L'OBSESSION ALIMENTAIRE

C'est dans une grande soirée, donnée par mes amis Voletard, qu'on me l'a présenté... Il s'appelait Maufruit, et il était docteur-médecin.

Sous un palmier qui mourait visiblement du mal du pays, nous nous assîmes. Naturellement, je parlai médecine; cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que de la médecine en général j'étais passé à mon cas particulier, et qu'au bout de cinq autres minutes c'était une consultation gratuite que j'arrachai au complaisant docteur.

— Tout cela, dit-il après m'avoir écouté, c'est l'estomac, le foie, le pancréas, la vésicule biliaire... Et le mal vient de la nourriture, mal choisie, mal ingurgitée, donc mal assimilée... Et c'est de cela que l'humanité périra, bien longtemps avant la congélation planétaire.

— Alors, que faire, docteur?

— Oh! l'explication de mes théories serait trop longue..., d'autant que voici l'heure de la retraite; mais si vous voulez me faire le plaisir de venir dîner chez moi le 18, à vingt heures, vous pourrez en retirer pour votre santé un grand profit.

Je suis confus, docteur, mais j'accepte.

* * *

Le 18, à l'heure convenue, j'arrivai chez le docteur Maufruit. Il y avait dans le salon une vingtaine d'invités des deux sexes.

Les personnes que vous voyez réunies ici ce soir, me confia le maître de céans, appartiennent à tous les mondes et ne se connaissent pas... C'est qu'il s'agit d'un dîner, si l'on peut dire, démonstratif, d'un repas de propagande thérapeutique destiné à l'éducation de tous les milieux sociaux.

Nous primes place bientôt autour d'une table élégamment servie. J'avais à ma droite une dame distinguée, mais muette, et à ma gauche un monsieur horriblement commun, mais loquace.

Cependant, le docteur, demeuré seul debout, attendit que fût calmé le brouhaha de l'installation et s'exprima ensuite en ces termes:

— Mesdames, messieurs, l'alimentation telle qu'on la pratique depuis des siècles est basée sur une quantité d'erreurs, d'ignorances et de préjugés qui sont tout bonnement en train d'abréger insensiblement la durée de l'existence humaine... Les dyspepsies, les entérites, les désordres hépatiques, sources d'anémies, de complications mortelles et de dégénérescence congénitale, se multiplient de façon tout à fait inquiétante. Pourquoi? Parce que l'on mange trop, mesdames et messieurs, et surtout parce que l'on mange mal! Un repas ne devrait pas être une partie de plaisir, mais exclusivement une opération chimique ayant pour but d'extraire d'un minimum de substances le maximum d'éléments utiles à la nutrition de l'organisme...

— Vivement la soupe! murmura tout bas à mes côtés le voisin "ordinaire".

— Je vais donc me permettre de vous offrir, mesdames et messieurs, un repas-type dont la composition est basée, non sur l'agrément gustatif des substances, mais sur leur valeur en calories... Et d'abord pas de potage! Le potage est un délayage de quelques calories dans un liquide accaparant inutilement la première émission réflexe des sucs gastriques... Joseph, faites servir tout de suite.

Sous la surveillance du maître d'hôtel, deux serveurs nous présentèrent d'une main un plat chargé d'une respectable motte de beurre, et de l'autre une corbeille à pain.

— Le beurre, poursuivit le docteur, assis à présent, représente, mesdames et messieurs, 750 calories: c'est l'aliment — pardonnez-moi l'affreux jeu de mot — le plus calorifère... Le pain ne représente que 250 calories: c'est un mets surfait, et il ne figure ici que comme auxiliaire destiné à faciliter pratiquement l'absorption du reste...

Après le beurre, on passa au lard salé:

Si l'on vous offre du lard salé, mesdames et messieurs, à la place de mets plus traditionnellement distingués, c'est qu'il représente 500 calories, alors que le boeuf n'en représente que 200, le mouton 300, la volaille grasse également 300, le foie gras lui-même que 430.

Le lard salé absorbé, il n'était pas question de boisson. Mon voisin commun toucha son verre du doigt, et, se penchant vers moi:

— Je la crève..., murmura-t-il simplement.

— Et surtout ne pas boire pendant le repas, déclara précisément le docteur. Il ne faut pas noyer dans un liquide les sucs dont l'aliment solide a tant besoin pour sa métamorphose! Jamais un chien, un chat, un porc, ne boivent avant d'avoir vidé leur terrine ou leur auge.

Merci pour la comparaison... grogna le voisin.

On nous servit ensuite une purée de pois secs, puis du gruyère, puis une crème au chocolat:

— 340 calories!... 350 calories!... 500 calories! annonça successivement le maître de maison...

Et entre temps:

— Et surtout mastiquez bien! répétait-il, exagérant lui-même le mouvement de ses mandibules; la mastication et la trituration buccale sont de la dernière importance physiologique. De la salive! Encore de la salive! Et toujours de la salive! aurait pu crier Danton.

— Il me coupe l'appétit avec sa salive... ronchonna l'homme de gauche.

— 2,500 à 3,000 calories sont nécessaires à l'organisme humain; j'estime à 1,500 — valeur d'un seul repas — le nombre de celles que vous venez d'emmagasiner, et, avec l'espoir que vous voudrez bien répandre autour de vous la bonne théorie sitiologique destinée à combattre l'alogotrophie générale et la méthode nuisiblement polytrophe, je lève la séance alimentaire!

Nous passâmes au salon, où, jusqu'à onze heures et demie, la conversation — charmante soirée! — roula sur des préoccupations salivaires et digestives.

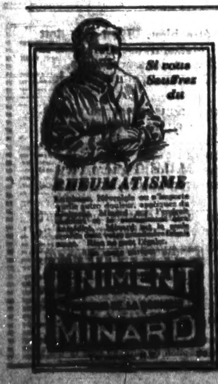
Quand nous voulûmes prendre congé du docteur, nous le cherchâmes en vain... Mais Joseph, qui guettait par une porte entr'ouverte, s'avança, un peu embarrassé.

— Le docteur, dit-il, prie ces messieurs et dames de l'excuser... Il vient de se coucher...

— Il est malade?

— Oui... Il n'y comprend rien... Il a une bonne petite indigestion.

Miguel ZAMACOIS.



LE "CANADA MUSICAL"

Raquel Meller, l'Yvette Guilbert espagnole, a signé un engagement pour une tournée américaine qui commencera à la mi-novembre. Cette artiste merveilleusement belle est une favorite du public parisien et l'on a hâte de voir quel accueil on lui fera aux Etats-Unis. Une autre visite importante sur ce continent est celle de la véritable Chorale de la Chapelle Sixtine avec l'assentiment de Sa Sainteté. Le directeur de la San Carlo Opera Company a demandé à l'Opéra-Comique de Paris d'envoyer ses meilleurs artistes pour une courte saison à New-York au mois de janvier, dit le "Canada Musical" du 18 août, dans les colonnes duquel nous puisons ces diverses nouvelles. La revue montréalaise rapporte aussi une entrevue très intéressante avec le musicien canadien Lynnwood Farnam, actuellement en Europe, sur ce qu'il pense des orgues et des organistes français. Toutes les nouvelles les plus récentes se trouvent dans le "Canada Musical", en vente au prix de 15 sous le numéro. Pour les abonnements, $2.50 par année. Casier postal 1509, Montréal.

L'habitude des occupations intellectuelles inspire une bienveillance éclairée et pour les hommes et pour les choses... Tout comprendre, ce serait tout pardonner. — Mme de Staël.

ECHOS D'EUROPE

CIMETIERE NATIONAL

Châlons-sur-Marne — Le 26 septembre a eu lieu l'inauguration, au front de Champagne, du cimetière national du Pont-de-Marson (situé à proximité de Beauséjour, Massiges, Minaucourt) et où sont réunies 8,000 tombes de soldats identifiés et 4,000 tombes de soldats inconnus. Une cérémonie religieuse a eu lieu à 10 heures du matin à Minaucourt. La messe pontificale a été dite par l'évêque de Châlons et l'abbé Régent a prononcé le discours de circonstance, comme aumônier militaire du 1er corps d'armée qui, pendant trois mois de furieuses attaques, a perdu tant de ses soldats sur ce secteur.

Un grand nombre de personnages officiels assistaient à l'inauguration de ce cimetière.

L'ANNIVERSAIRE DE LAZARE CARNOT

Paris — La ville de Nolay a célébré l'anniversaire de la mort du conventionnel Lazare Carnot, organisateur de la victoire, mort exilé à Magdebourg (Allemagne), le 5 août 1823. Il était né à Nolay le 13 mai 1753.

Un grand festival de musique et un concours d'athlétisme avaient été organisés par la ville de Nolay.

Après le défilé, toutes les Sociétés sont venues devant la statue de Lazare Carnot, et, tandis que les musiques jouaient la "Marseillaise", les gymnastes saluaient dans une belle attitude martiale.

LE CRUCIFIX REPREND SA PLACE OFFICIELLE EN ITALIE

Rome — Le crucifix qui avait disparu de l'école officielle, y est rentré avec M. Mussolini.

Bien plus, le Christ, source du droit et arbitre des consciences, va tenir, à la Chambre des députés italienne, la place qui lui est dû dans les Conseils des nations.

Tandis que, à la tribune de Montecitorio, un orateur parlait de la mise en valeur du catholicisme par le fascisme, M. Mussolini, se tournant vers ses collègues du gouvernement, leur dit:

— J'entends qu'à la prochaine législature, un crucifix soit placé dans cette salle.

C'est un hommage à la force sociale que représente la religion, c'est aussi, pensons-le, un acte de foi, envers Celui qui, élevé de terre, attire le monde à lui.

Dom Sturzo, secrétaire général démissionnaire du parti populaire, déclare qu'il renonce à combattre le gouvernement. Le gouvernement de M. Mussolini grandit de toute l'autorité que lui apporte l'image du Christ devant laquelle délibéreront les représentants du peuple.

LA SUISSE ET L'ALCOOLISME

Berne — En Suisse l'industrie des alcools s'est développée dans des proportions surprenantes. La Suisse, en effet, dépense pour les boissons enivrantes une somme annuelle de 700 millions tandis qu'elle ne dépense que 800 millions pour le pain et le lait. Le rapprochement de ces chiffres a quelque chose de singulièrement suggestif. Les évêques de ce pays ont appuyé la revision de la loi dans une lettre très remarquable. Ils ont fait entre autres cette constatation attristante: pour 3,612 communes que compte la Suisse, il y a à peu près 3,000 distilleries; de plus, il existe environ 35,000 distilleries particulières, où affluent non seulement les marcs comme jadis, mais encore les blés avariés et les fruits. Les conséquences, chacun les devine, et un magistrat suisse a pu dire: "L'alcoolisme détruit le foyer; il alimente les hospices d'aliénés et les prisons; il est, avec la tuberculose, le grand pourvoyeur des cimetières."

Hélas! ces considérations n'ont point trouvé d'écho dans la majorité du corps électoral, et la demande de revision a été écartée.

LE CATHOLICISME AU DANEMARK

Copenhague — Il y a quatre siècles, depuis la Réforme protestante, qu'un prince de l'Eglise n'avait visité les pays scandinaves. C'est dire l'importance du voyage, même privé, du cardinal van Rossum, préfet de la Propagande. Le gouvernement danois était prêt à le recevoir avec tous les honneurs; or, il y a cent ans, les catholiques au Danemark étaient des parias. Peu à peu, l'amour a vaincu la haine, la constitution plus libérale de 1848 a permis à la vérité catholique de se faire jour. Le roi a conféré l'ordre du Dannebras à Mgr Brems, et accordé aux écoles catholiques la R. P. Les Soeurs de Saint-Joseph élèvent un immense palais scolaire. Les Dames de l'Assomption font également grand bien. Bien des familles luthériennes regardent du côté de l'Eglise catholique et du Pape. Le plus grand capitaliste financier du Danemark, Isaac Gluckstadt — il possédait un milliard, — qui a fait faillite ces derniers temps, s'est converti du judaïsme au catholicisme et a fait une mort édifiante après avoir reçu le baptême.

LA RESURRECTION AUTRICHIENNE

Comment on sauve un pays

Titre et faux-titre, nous les empruntons tous deux à un grand quotidien de Paris — le "Matin" — qui, sous la plume d'un journaliste de talent, consacre à Mgr Seipel, chancelier d'Autriche, et principal artisan de la résurrection autrichienne, un article qui ne doit pas passer inaperçu. Si l'Autriche a perdu aujourd'hui l'appréhension de l'abîme, elle le doit à ce prêtre, homme d'Etat de valeur, mais prêtre d'abord. Rien ne l'a découragé dans sa tâche, ni la maladie dont il souffre ni les échecs qu'il dut subir jusqu'au jour où la Société des Nations l'accueillit. Quand il parut devant elle en septembre dernier, "le dur visage en bec d'aigle, les lèvres minces", celui que, dans sa rigide silhouette noire, certains journaux affectaient d'appeler M. Seipel "avait imposé un respect soudain et su donner à la prière l'accent de la fierté".

"Aujourd'hui le capital public se reconstitue, l'offre de devises étrangères est tous les jours supérieure à la demande; le produit des douanes et du monopole des tabacs, affecté à l'emprunt international, triple entre juin 1922 et juin 1923, celui des autres impôts passe de 47 milliards de couronnes-papier en août 1922 à 415 milliards en mars 1923, la couronne demeurant stabilisée; les "rattachistes" cherchent à faire oublier leurs anciens discours sur l'unité monétaire, économique, politique austro-allemande, les pangermanistes suivent si bien le chancelier qu'ils se voient maintenant accusés par les social-démocrates de servir les intérêts de l'Entente, tel ce ministre du Commerce pangermaniste qui l'autre jour faisait voter le traité de commerce avec la France. M. Hugo Stinnes lui-même vient de se trouver assez proprement mis hors de l'"Alpine" et de subir ainsi sa plus retentissante défaite. Enfin Vienne, capitale en disponibilité, au lieu de vouloir s'annexer à Berlin, aspire à devenir le centre des transactions entre l'Occident et l'Orient européen, le marché où se négocie tout ce qui se fabrique ailleurs, la métropole bancaire, dont déjà l'influence financière s'élargit de mois en mois sur les nations voisines.

"Les Autrichiens commencent à comprendre que, bien loin d'écraser le pays, Vienne le sauve en lui apportant l'afflux constant du capital, du travail, du cerveau, du commerce étrangers. Enfin l'Autriche reprend forme de nation et foi en l'avenir.

"Tel est le résultat qu'a obtenu en moins d'une année le chancelier Seipel pour avoir rompu avec la méthode allemande de la résistance hypocrite ou armée, passive ou active, et accepté les traités sur lesquels se fonde le droit public européen. Stabilité politique et économique, crédit, courage au travail, patriotisme même, sont les formes diverses de la confiance qu'un peuple n'éprouve que lorsqu'il l'inspire.

"Quand le comprendra-t-on à Berlin?"

Le malheur des gens du monde est de vouloir faire de toute leur vie une distraction, tandis que la récréation ne doit être qu'un moment de repos pour rafraîchir l'esprit. — Eugénie de Guérin.

UN JEUNE POETE DE CHEZ NOUS

"Les Epis de blé"

Notre collaborateur "Le Critique" a rendu compte du volume de vers récemment paru, "Les Epis de blé", par M. Joseph Harvey. A titre documentaire nous reproduisons l'article suivant du "Soleil", consacré à l'oeuvre du jeune poète de la Saskatchewan:

Jeunesse, ardeur, enthousiasme et pureté d'inspiration, telles sont les qualités qui, à première vue, se dégagent de l'oeuvre vibrante et sincère du jeune poète de l'Ouest canadien, M. Joseph Harvey. Poésie pleine de fraîcheur en vérité, où l'âme marque sa présence d'un souffle animateur, où l'on perçoit une sensibilité aiguë et fine, où l'on est tenté d'oublier même les imperfections pour se laisser entraîner par un souffle authentique de l'Olympe.

Le volume des **épis de blé et des fleurs de sillon** n'est pas un livre banal, malgré tout ce que les critiques sévères pourront lui reprocher. D'abord, il exprime la voix du premier barde de notre Occident, voix qui chante parce qu'elle ne peut faire autrement, parce qu'elle est faite pour cela, parce qu'un dieu intérieur la fait surgir des profondeurs du coeur. Ensuite, l'auteur a, dans sa vie, dans la formation de son intelligence, des particularités qui nous le rendent sympathique et nous font croire qu'il a un talent d'avenir.

Il y a trois ans, M. Joseph Harvey, qui se révèle si brillamment à nos lettres, connaissait à peine les rudiments de l'école primaire de campagne, qu'il quittait à treize ans, pour aller se fixer, avec ses parents, dans la Saskatchewan. Mais on n'oublie guère les visions du pays natal, quand ce pays s'appelle la Matapédia. Il a gardé, jusqu'à aujourd'hui, à vingt-trois ans, l'empreinte de sa belle province, dont il a la nostalgie et où il semble vouloir venir se retremper. Là-bas, dans les vastes horizons peuplés du murmure des blés, il n'a cessé de rêver et rappeler à lui-même la sève féconde qu'il reçut de sa race et qui le poussait à chanter. Il se sentait la vocation; mais comment, sans livres, sans moyens techniques de poursuivre sa mission, pouvait-il réaliser une oeuvre? Quelque muse québécoise le connut et l'aida sans doute. Il put se procurer des volumes et des traités de prosodie, et, avec sa pensée brûlante, il forma ce recueil où l'on trouve toutes les ressources d'un vrai poète.

Geneviève, qui l'a préfacé, nous apprend ceci de M. Harvey: "Suivant son propre témoignage, il y a trois ans, il savait à peine lire et penser. Ce qu'il lui a fallu de courage pour défricher en même temps son esprit et son champ! Dieu seul, qui lui donna double moisson, peut le savoir. Il termine, en ce moment, une tournée de battages. C'est-à-dire qu'en compagnie d'une douzaine de rudes gars comme lui, il a parcouru la région, pendant quatre ou cinq semaines, et qu'il a nourri, de milliers de gerbes d'or, une énorme machine ventrue, affamée, irascible, et cela de l'aube à la nuit tombante, sous un ciel d'une sérénité implacable. Et pour se reposer, il me raconte qu'il a un recueil, pour lequel il a collectionné une centaine de pièces de vers, qui ne ressemblent point à ceux qui s'écrivent dans les chambres bien closes, ou dans les villes dont l'horizon ne dépasse point les cheminées et les toits."

Il fallait donner ces explications pour bien faire comprendre ce qu'il y a de prodigieux dans cet enfant de l'Occident, qui, malgré les travaux de la ferme paternelle, malgré l'absence totale de formation classique, malgré l'éloignement du milieu favorable à l'épanouissement du talent, malgré l'exil de la patrie véritable, a su tirer de la lyre qu'il s'était fabriquée de ses mains, des accents qui ne sonnent pas faux et qui nous émeuvent forcément.

Dès les premiers vers, on sent passer un frisson d'une âme qui se raconte:

"J'ai fait ce rêve ardent, ce rêve téméraire,
En moissonnant mes blés, tête nue, en plein
[champ,
Ivre de poésie et de soleil couchant
De raconter mon âme et de chanter ma terre!"

Le livre est divisé en trois parties: 1. **Epis de blé**, composé de soixante-deux pièces; 2. **Humour**, fait de récits légers; 3. **Les fleurs de sillon**, formant un bouquet de dix-huit corolles remplies de parfum.

Pour donner une idée du genre, je reproduis ici, au hasard, un court extrait de chacune de ces parties. Voici d'abord l'épi trente-sixième, un sonnet pas mal ciselé:

J'ai depuis de longs ans, là, dans mon
[secrétaire,
Parmi mes souvenirs, un pli noir cacheté;
Il me fut adressé par une nuit d'été,
Echo d'un long soupir que j'aurais bien dû
[taire.

Il est là. Nul jamais n'en saura le mystère.
Je le baise parfois, vaguement tourmenté;
J'écoute; mon coeur bat! Il me semble tinter
Comme tinte en la brume un glas de
[monastère...

Et tout triste soudain, comme pris de remord,
Je me dis: A quoi bon? Puisque la belle dort
Muette pour toujours sous la grille massive,

[illegible]
Laissons dormir en paix dans leur sombre
[séjour
Et l'amante glacée et la lettre d'amour!"

Certaines poésies du groupe des **épis** sont d'inspiration vraiment élevée. Ses **paroles dans la nuit**, entre autres, révèlent une pensée vigoureuse, quand parlant de la foi, il dit:

[illegible]

La partie **Humour** est un peu inférieure, mais, par bonheur, très courte. En voici un spécimen intitulé **à Justin**:

[illegible]

A mon sens, c'est la troisième partie, **les fleurs de sillon**, qui contient les meilleures poésies de notre ami de l'Ouest. Il y a beaucoup plus de naïveté, d'abandon et de simplicité que dans les autres. La pièce **au clair de lune**, en particulier, peut figurer parmi les moins imparfaites de tout le répertoire canadien. Je ne puis résister au plaisir d'en citer quelques strophes:

[illegible]

Cette poésie savoureuse continue ainsi, très fraîche, très émue, idéalement pure.

Mais ce serait causer du chagrin à notre jeune poète que de le flagorner au point de dire qu'il a fait oeuvre parfaite. Son talent, tout réel qu'il est, n'est pas assez ferme encore, pas assez nourri de science et d'expérience pour lui permettre d'atteindre aux sommets où sont parvenus les grands poètes. Les enfants prodiges, comme Victor Hugo, n'apparaissent qu'une ou deux fois pendant quelques centaines d'années.

M. Harvey qui a relativement peu lu et qui est novice dans le maniement du verbe, n'est pas suffisamment maître de sa langue. Il lui arrive parfois de laisser passer des erreurs d'orthographe ou de syntaxe, de fausser le sens des mots. Pourtant, je dois avouer que ces fautes sont très rares.

La prosodie n'est pas assez conforme aux règles de l'art. Bien qu'il faille admettre, de nos jours, beaucoup de licences poétiques, il n'est pas prudent, pour un débutant, de s'en écarter trop souvent. Ainsi, quand M. Harvey fait des vers de dix pieds, nous aimerions qu'il mît une césure. Tels qu'ils sont, ils sont dénués d'harmonie et de cadence.

On a dit que l'auteur des **poèmes de cendre et d'or** exagérait le souci du rythme et de la recherche du vocabulaire. Il y a peut-être du vrai là-dedans; mais c'est un immense mérite, dans un pays comme le nôtre, que d'être trop artiste. Il faudrait que tous nos jeunes poètes s'efforcent de donner à chaque vers une souplesse, une douceur et un charme impeccables. Je crois que M. Harvey est capable, avec du travail, d'arriver à ce merveilleux poli du détail.

En outre, s'il est légitime de subir des influences littéraires, il est bon de se garder des mauvais tours que peut jouer la mémoire. Ici et là, l'oeuvre de M. Harvey est entachée de réminiscences. Je ne l'en blâme pas trop, car un premier volume est toujours réminiscent par certaines parties. D'ailleurs, ce défaut de jeunesse disparaîtra. A cause de son talent, qui est considérable, je le répète, il saura devenir l'un de nos poètes les plus personnels et les plus originaux.

Nous n'avons qu'un conseil à lui donner: qu'il continue son beau travail d'artiste et de rêveur, qu'il demeure vibrant et sincère, qu'il garde sa jeunesse et sa confiance en lui-même.

Qu'il songe aussi que son intelligence ne pourrait atteindre l'idéal sans une somme de lecture volumineuse et bien digestible. Qu'il absorbe dans son esprit, non seulement les oeuvres poétiques, mais aussi la bonne prose. Je crois sincèrement que les grands prosateurs, à cause de leur science et de leur expression parfaite au point de vue linguistique, à cause de la plus grande multiplicité des sentiments qu'ils expriment, sont les meilleurs professeurs d'art poétique. A première vue, cela paraît paradoxal, mais on l'admet généralement à la réflexion.

M. Harvey publiera de nouveaux volumes; mais, maintenant qu'il nous a fait pressentir son talent, nous lui dirons ceci: "Ne vous pressez pas de publier; nous estimons trop votre inspiration pour vous pousser aux productions précoces qui ne rendraient pas justice à votre talent."

Benjamin DORY.

Feuilleton de "La Liberté"

MON MARI

par Jules Pravieux

Numéro - - - - 3

Papa, que mon "indocilité" pourtant bénigne exaspérait, voulut passer sa mauvaise humeur sur le dos innocent du cheval: il lui administra quelques coups de fouet. La bête se fâcha et nous emporta à grande vitesse. Comme nous allions quitter la route du Moulin-Neuf pour prendre celle de Prémartin, un chemineau, minable, rongé de misère, habillé de trous, sortit du bois et voulut traverser la chaussée. Nous n'étions pas à six mètres du mendiant. Papa, tout à ses pensées, ne semblait pas le voir. Je poussai un cri.

Arrête, papa, arrête, tu vas l'écraser!

Mon père eut assez de prise sur sa bête pour la retenir. L'homme aux guenilles était sauf.

Tu as bien fait d'épargner cet homme, dis-je. Tiens pour certain que ce n'est pas un romancier!

Qu'en sais-tu?

Ah! m'écriai-je, au lieu d'être habillé de loques, il aurait un complet selon le dernier décret du roi Edouard. Ne m'as-tu pas dit que les gens de lettres savaient s'offrir de beaux costumes aux frais de leur tailleur?

L'animal! conclut papa, un peu plus, avec ce mendigot, je me flanquais dans les jambes une pension viagère, une indemnité! Il y a maintenant des gens qui se nourrissent d'accidents. Depuis leurs bêtes de lois, c'est devenu un métier que de se faire tuer. On se fait écraser pour vivre, tout simplement: c'est une profession. C'est honteux. Quel sale gouvernement!

Ayant exhalé son indignation, papa retomba lourdement dans ses pensées.

Lorsque j'arrivai à la maison, je trouvai Hortense, la cuisinière — elle fut ma nourrice dans les temps — le poing sur la hanche, l'oeil flambant de curiosité.

— Eh bien, fit-elle, et l'amoureux?

— L'amoureux, ma bonne Hortense, il est beau!

— Bah! un homme avec qui qu'on veut se marier, c'est toujours beau! Et son menton?

— Son menton!... ma foi, je ne l'ai pas remarqué. Il a un menton comme toi et moi!

— Prends garde, ma fille, fit Hortense gravement, le menton en dit long. Ne te marie jamais avec un menton pointu. C'est ça qui serait un malheur! Les mentons en bistencoin, c'est des teignes!

— Je crois qu'il est rond, dis-je.

Hortense tressaillit et sa bonne grosse face de meneuse d'enfants (1) s'illumina:

— Il est rond; alors, ma biche, s'écria-t-elle, c'est toi qui porteras la culotte! Et la vieille!

Qui ça, la vieille?

La mère du monsieur au menton rond!

Oh! celle-là, dis-je, elle est toute en pointes. Elle doit avoir le caractère d'une râpe à fromage!

— Ma biche, dit Hortense, défie-toi d'elle! Je la connais, moi, la mère Langlois, puisque défunt mon mari qui était de Vaudoisy a travaillé comme jardinier dans la propriété de la Vignonnerie, qui est à elle. C'est une vieil!, dure à cuire, tu sais! Gare à toi! Tu vas te marier avec son Désiré: il ne sera plus à elle toute seule. Elle ne te le pardonnera pas. Quand on touche à son gars, c'est comme une mère *couisse* (1) à qui on veut voler ses poussins. Défends-toi. Elle te mettra le grappin dessus!

Oh! mais, le mariage n'est pas fait!

Eh! pardiné, conclut Hortense, il se fera, puisque l'homme est beau et qu'il a des picaillons!

"Elle te mettra le grappin dessus!" Cette phrase d'Hortense réveilla ma mémoire. J'avais au salon, après le déjeuner des présentations, surpris un bout de phrase qui, maintenant que j'étais avertie, m'en donnait long à penser. "Elle sera facile à former!" avait dit Mme Langlois. Facile à former! Je serais, moi, facile à former! Je voudrais bien voir ça, par exemple! Que signifiait cette phrase? La peur me prit. Je saisis dans la bibliothèque un volume du dictionnaire de Litté. J'ouvris le monument et je lus: "Former, donner l'être et la forme." La longue dame sèche ne pouvait pourtant pas se vanter de me donner l'être et la forme, son être et sa forme, à elle! Non, ce n'était pas cela, heureusement! Je tombai en arrêt sur le *tertio* du paragraphe: "Former, donner une certaine forme, une certaine figure, exemple: le potier forme des vases." Eh! eh! ce pouvait bien être le rêve de la dame sèche! Miséricorde! Je serais le vase: elle serait le potier. Elle me pétrirait, me tournerait, me manipulerait, me malaxerait, me donnerait enfin la forme qui lui plairait. Etre comme une molle argile aux mains de cette femme! Ce serait trop fort, par exemple: "Que je l'y prenne!" dis-je avec un accent de défi.

Quand furent révolus les huit jours de grâce que j'avais demandés, j'allai porter ma réponse à papa: "J'agréais à Désiré."

Silencieusement, papa m'étreignit.

— Je m'y attendais, s'écria-t-il enfin, mais quand même, cela fait plaisir. Nom d'un chien!

(1) On nomme ainsi, dans le Morvan, les femmes qui vont à Paris chercher les enfants qu'on place en nourrice.

(1) Poule qui a des poussins.

Quelles contributions! Deux mille et le reste... Allons, ma chérie, qu'est-ce que tu veux que je t'offre? Des bouquins? Des romans? Achète. Achète. Je paye tout. Veux-tu que je t'en fasse venir un stock? Une bibliothèque? Un fond de boutique? Parle! Une liste! Des noms! Des noms?

Papa, dis-je, je te remercie, je ne veux pas de tes romans!

Et pourquoi donc? fit mon père surpris.

Qu'on m'achète des romans, c'est bien inutile! J'en ai un maintenant, à peine commencé et qui, je l'espère, me prendra longtemps!

Et lequel? demanda mon père.

Lui!

Tiens, c'est vrai, au fait! dit-il, du ton d'un homme qui revient de loin.

Papa déplia devant moi un long sourire ourlé de malice:

Petite coquine! fit-il clignant de l'oeil... Oui bien, un beau roman! Un roman comme ils n'en produisent pas, les *écrivaillons!* Dans les quelques bouquins de ce genre que j'ai lus, aux eaux, les jours de pluie, les commencements de l'histoire m'ont toujours ennuyé. Ce qu'ils sont assommants avec leurs descriptions! Tandis que toi, ma petite, ce seront les premiers chapitres les plus intéressants: la lune de miel, comme on dit. Je te préviens que ça ne dure pas longtemps... Deux mille trois cents et quelques, continua papa, comme se parlant à lui-même, pas à dire, c'est une trouvaille!

Papa buvait la joie à longs traits. Il déraisonnait un peu. Pour le dégriser, je résolus de lui décocher une dernière question. Déjà, il se dirigeait vers la porte de la chambre lorsque je lui envoyai cette phrase:

— Mais, papa, pourquoi se marie-t-il, ce monsieur?

Brusquement, mon père se retourna:

— Pourquoi il se marie?... fit-il. Pourquoi? C'est bien simple. Tiens! Mais parce qu'il a l'âge!

— Ah! Pas d'autre raison?

— Que veux-tu que je te dise, fit mon père en levant ses bras au-dessus de sa tête, est-ce qu'on sait jamais pourquoi on se marie? Si tu crois que les hommes!...

Et il laissa sa phrase en détresse, un pied en l'air. "Si tu crois que les hommes!..." Que diantre papa avait-il bien voulu dire? Je restai songeuse, cherchant à achever sa pensée. "Si tu crois que les hommes!..." Je ne parvins pas à trouver à ce problème une solution qui me satisfît: "Après tout, me dis-je, au cours de ma vie conjugale, j'apprendrai sans doute pourquoi ces messieurs se marient."

Le lendemain, je voulus compléter les quelques notions que j'avais acquises la veille, non sans labeur: je demandai à mon père:

— Mais, papa, tu m'as dit hier que ce monsieur se mariait parce qu'il avait l'âge... Quel âge a-t-il au juste, mon... mon... fiancé?

— Vingt-trois ans, fit papa, bientôt vingt-quatre!

— Vingt-trois ans, m'écriai-je, un gamin!

— Un gamin! Comment, tu te plains que le marié soit trop beau?

C'est bien ennuyeux, tout de même, d'épouser quelqu'un qui n'a pas l'âge de raison!

— Pas l'âge de raison! A vingt-trois ans?

— Dame! Les messieurs, d'ordinaire, ne se marient qu'à la trentaine. C'est donc qu'ils reconnaissent eux-mêmes que, jusqu'à cet âge, ils ne sont pas assez sérieux, assez raisonnables pour qu'on leur donne une femme à garder.

Oh! fit papa, qui n'est jamais à court d'aphorismes, rien ne vous vieillit comme le mariage. Un jeune homme n'est pas plutôt marié qu'il se met à engraisser et à perdre ses cheveux, s'il lui en reste!

Tu m'en diras tant!

II

Pourquoi donc acceptais-je, des mains de papa, un époux tout préparé et que je n'aimais point? Moi qui m'étais tant de fois juré que jamais je ne me ferais un mari avec un monsieur quelconque, mais que je ne prendrais pour maître que l'homme aimé, mon "héros"! Et voilà que le premier qui s'offrait, culbutait d'un coup tous mes serments et que je disais "oui" comme toutes ces pauvres petites jeunes filles que je voyais se précipiter, les yeux clos, dans les abîmes du mariage!

Comment expliquer tant de f a i b l e s s e, d'inconséquence? Peut-être, les gens qui exercent la profession de psychologues pourraient-ils éclaircir ce mystère: je laisse ce soin à ceux dont c'est le métier. J'ai pourtant tâché de me comprendre moi-même et je ne suis pas très sûre d'y avoir réussi.

Je dis "oui", parce que papa et ma cousine Duménil désiraient ce mariage. Sans doute, mon père et moi nous n'avions pas les mêmes idées en toutes choses, la même "sensibilité", comme ils disent dans les livres. Nos controverses — fréquentes — tournaient souvent à la dispute, mais qu'importaient ces "chamailleries", puisque nous nous aimions!

Papa était mon premier, mon véritable ami. Mon affection pour lui ne connut jamais une minute de défaillance, même au plus fort de nos plus intenses "bisbilles". Je ne me reconnaissais pas le droit d'abandonner papa. Le laisser seul, vivre à cent lieues de lui, c'eût été de l'égoïsme. Ce mariage avec M. Désiré Langlois m'enracinait dans le pays, Vaudoisy n'étant guère qu'à deux lieues de Prémartin, où résidait papa. Et sur quoi donc, Seigneur, eût-il déversé sa mauvaise humeur? Qui donc eût-il eu la joie de contredire, de vitupérer, de morigéner? Avec qui donc se fût-il réconcilié vingt fois le jour? (Nos discussions, nos petites brouilles n'étaient que des prétextes à nous réconcilier, à nous donner le baiser de paix.) Le savoir malheureux, lui si "bon papa", en dépit de sa sagesse que je trouvais trop pratique, trop terre à terre, je ne le pouvais pas, je ne le voulais point. Je ne me sentais pas le courage de lui refuser un gendre caparaçonné de riches impôts.

Et la cousine Duménil? Après mon père, elle était l'être que j'aimais le plus au monde. Cette cousine germaine de ma mère me regardait comme sa fille. Veuve depuis très longtemps, elle approchait alors de soixante-dix ans. Sa vie n'avait été qu'un long cortège de tristesses et de malheur. Elle avait perdu deux enfants, et dix années de son existence s'étaient passées auprès du lit d'un mari paralytique. Le chagrin ne lui avait pas desséché le coeur. La bonté vivait en son âme comme une fleur sur des ruines. Elle était ma confidente, ma consolatrice en mes heures grises. J'étais heureuse de reporter sur elle cette somme de tendresse filiale que ma mère n'était plus là pour accueillir. La grande fortune de Mme Duménil l'exposait à être recherchée plus pour sa succession que pour elle-même. Des dévouements suspects rôdaient autour d'elle. On savait, car elle ne le laissait pas ignorer, que je devais être un jour son héritière; quelques êtres cupides, des jaloux aussi, avaient de leur mieux travaillé à la détacher de moi.

Toutes ces louches intrigues n'aboutissaient qu'à la lier plus fermement à moi. Notre affection mutuelle semblait s'accroître des efforts vains faits pour nous séparer. Elle voulait rester ma mère, et c'était la joie de ma vie de me considérer toujours comme sa fille. Avais-je le droit de l'abandonner, de choisir un mari qui m'éloignerait d'elle, la laisserait seule, sans tendresse pour les jours de son déclin, sans enfants pour l'aimer? Non. C'eût été de ma part quelque chose comme une désertion. Elle ne faisait pas mystère de ses préférences: elle désirait me voir épouser M. Désiré Langlois, et me pressait, pendant les huit jours de sursis que j'avais exigés, d'agréer ce jeune homme. Certes, Mme Duménil n'était point femme d'argent, et le chiffre d'impôts ne l'impressionnait pas à l'égal de papa, mais quelle énergie elle mettait à me vanter les charmes, les avantages d'une union si confortable! A en croire ma brave cousine, le bonheur et M. Désiré Langlois, pour moi, c'était tout un.

— Sans doute, me disait-elle, Désiré est jeune, très jeune. A peine vingt-trois ans! Sans doute, on pourait reprocher à sa mère de l'avoir couvé jusqu'à aujourd'hui, de l'avoir tenu pour ainsi dire pendu à ses jupes; mais tu avoueras bien, Germaine, que c'est là pour moi une garantie sérieuse de bonheur!

— J'avoue, maman (je l'appelais maman), répondais-je, assez timidement, et sans donner trop de valeur à cette "garantie".

— Désiré, reprenait Mme Duménil, n'a jamais vécu loin de sa mère, c'est un coeur tout neuf. Je mourrai heureuse si je te sais mariée à ce jeune homme!

Que Mme Duménil, en faisant cette douce pression sur ma volonté, cédât au désir de me garder auprès d'elle, je n'y contredis pas; mais qui donc eût pu le lui reprocher? Je ne me sentais pas le courage de désoler le coeur de cette excellente cousine en repoussant son candidat.

Et puis, faut-il le dire? J'avais vingt ans, et je voulais me marier, moi aussi... comme les autres! Que celle d'entre vous, mesdames, qui eut vingt ans, une fois en sa vie, avant que de voir paraître celui que nous attendons toutes, et qui aurait envie de se scandaliser, me jette au visage sa parure d'oranger, avec le globe!... Et voilà pourquoi j'acceptai de me promener, au bras de M. Désiré, durant quelque cinquante ans, parmi les paysages de la vie. Voilà pourquoi je suspendis tous mes serments aux pointes de ses moustaches blondes!

Papa me conduisit, presque chaque semaine, pour des emplettes, à Verney, notre chef-lieu de département, notre capitale, une ville de trente mille habitants, à trois lieues de Prémartin. J'avais là une amie, cette originale de Claire Thor-

qui était devenue neurasthénique à la suite de plusieurs mariages manqués, point par sa faute, et qui ne pouvait se consoler de n'être plus recherchée. Sûre d'avance de son approbation, j'étais allée lui demander conseil pendant la semaine de grâce que papa avait daigné m'accorder:

Ma chère, lui dis-je, on me demande en mariage!

Tu en as une chance!

Je lui exposai mon "cas" et concluai:

Que faut-il faire?

Accepter! s'écria-t-elle résolument. Tu sais, un mari, c'est toujours bon à prendre. Des maris, mais ça ne court pas les rues, surtout des maris dans ce goût-là! Les hommes de ce genre, ma chère, il n'en reste pas pour les curieuses!

Mais je ne l'aime pas!

Grosse bête, fit-elle, et qu'est-ce qui te dit que tu ne l'aimeras pas un jour, bientôt, demain? D'abord, l'amour, ça vient toujours, tandis que le mariage!... L'amour, mais c'est une excuse, c'est un prétexte que les hommes ont inventé pour se dispenser de nous demander en mariage. Vingt fois moi qui te parle, des amis de ma famille m'ont proposée avec toutes les précautions nécessaires, bien entendu à des jeunes gens qui étaient en âge et en situation de prendre femme. Vingt fois ils ont répondu qu'ils aimaient ailleurs. C'est si menteur, les hommes à marier! Toi, je te connais, ma chère, je ne te donne pas un mois, et tu l'adoreras, ton Désiré!

J'emportai cette prophétie en mon âme et m'employai à hâter sa réalisation. Et quel indice avais-je donc qui me permît de croire que M. Désiré n'était pas l'époux attendu, le "héros" qu'appelaient à l'envi mon imagination et mon coeur? Aucun! Si je ne l'aimais point, c'est que je ne le connaissais pas; mais lorsque je le connaîtrais — et j'avais ma vie entière pour cela, comme disait si gentiment papa — rien ne m'autorisait à penser qu'il ne deviendrait pas, et pour toujours, l'hôte de mon coeur. Il était beau, fort et avait le regard doux. Assurément, j'ignorais son âme, "sa psychologie" comme ils disent, mais n'était-ce pas là comme un attrait de plus qui me conviait à l'épouser? Ainsi, le mariage s'offrait à moi avec le prestige d'une belle aventure, comme un voyage d'exploration au pays du bonheur. La vie n'était-elle pas ma créancière? Ne me devait-elle pas un mari comme à toute autre jeune fille? Il y a, dit-on, sur notre globe, un milliard sept cent millions d'individus. Retranchons de ce total les femmes qui forment la moitié, ou à peu près, de l'engeance humaine. Restent huit cent cinquante millions de messieurs (pas de danger que je fasse ces calculs devant mon amie Claire: la malheureuse en attraperait la jaunisse!). J'avais droit à la huit cent cinquante millionième partie du bloc moustachu. Je prenais mon bien où je le trouvais. Sans doute, mon lot s'appelait Désiré et avait un appétit de plantigrade, mais était-ce sa faute, à M. Désiré?

Une fois mon consentement donné, je n'avais qu'à faire de mon futur mari un homme "pas comme un autre", un héros de roman, à seule fin d'accorder M. Langlois avec l'idéal que je portais en moi-même. Ce ne fut pas long. Impétueusement, je l'accablai des dons du ciel. Tant de personnages habitaient mon cerveau et qui tous étaient pourvus des plus beaux et des plus rares sentiments! Je les leur empruntai pour en doter magnifiquement M. Désiré. En un tour de main, mon fiancé fut vêtu de toutes sortes de prestiges.

Si mes amies l'eussent connu, elles me l'auraient volé, mais, prudemment, je le tenais caché au plus profond de mon âme. "Un mari, c'est toujours bon à prendre", disait Claire Thory. Je vous crois! Celui surtout que mon imagination s'était créé de toutes pièces!

Nanti de mon consentement, mon père déclara qu'il allait mener les choses "tambour battant". Il craignait un retour de ma volonté, que revenant sur ma résolution, je ne quittasse, à la première page, mon roman doré sur tranches, mon fiancé vêtu des plus riches bordereaux de contributions directes. Aussi ne prolongea-t-on point les fiançailles, ce printemps du mariage: un mois seulement, un mois qui m'apporta beaucoup de bouquets blancs et une déception. Ah! oui, je fus déçue!

C'est que, pas une seule fois, il ne me fut donné de voir clair dans l'âme de mon futur mari: rien de son intimité, de son coeur ne transpira. A peine si, une fois, il me parut frémir de cette émotion où l'on peut discerner le trouble de l'amour qui s'éveille. J'accusai Mme Langlois d'être la cause de ma désillusion. Je connus que je n'aimais point cette personne, et ce fut le commencement d'un état d'âme qui ne devait pas être éphémère!

C'est qu'en effet, Mme Langlois je m'en convainquis assez vite aimait son fils d'une affection impérieuse, inquiète et turbulente. Elle régentait ses actes, gouvernait ses pensées, surveillait et contrôlait ses sentiments. Le coeur de Désiré était comme cacheté. Sa maman n'ayant point brisé les scellés, mon héros ne put prononcer la phrase sacrée, la plus douce à entendre qu'il y ait dans toutes les langues de la terre "Je vous aime." Non, cette parole, il ne la dit jamais!

Et qu'avais-je à faire de ses bouquets blancs habillés d'imitation de dentelle comme mes poupées d'autrefois! Mme Langlois n'autorisait pas les tête-à-tête. Nous nous voyions à table, au salon, en voiture; et toujours l'oeil de la maman pesait sur nous. Nous échangions, Désiré et moi, de menues banalités, comme des gens qui se rencontrent pour la première fois en chemin de fer, dans un compartiment. Nous n'étions l'un pour l'autre que des voisins de table d'hôte. Et dire que nous devions faire ensemble, dans le même bateau, la traversée de la vie!

Une fois, une seule fois, je pus croire que son coeur allait passer dans ses paroles. Les deux familles avaient déjeuné chez Mme Duménil, aux Minières. Après le repas, on fit le tour du parc. Je manoeuvrai pour rester seule avec Désiré, en arrière des autres. O surprise! O douceur! Il me sembla qu'il me regardait avec des yeux qui n'étaient pas ses yeux de tous les jours, que sa voix prenait, pour me parler, des inflexions plus tendres. Même il me parut qu'il voulait se pencher vers moi, que sa main cherchait à s'approcher de la mienne. Je sentais mon coeur battre à grands coups dans ma poitrine. Mon fiancé allait parler! Son âme allait s'ouvrir!...

A ce moment, du groupe qui marchait devant nous, une voix s'éleva:

— Allons, mes enfants, pressez-vous! Désiré pourrait prendre froid, sous ces grands arbres!

(A suivre)

SYMPATHIES

Affectueusement à la famille Collon

Les ombres éternelles ont envahi son coeur...

Mystérieusement la Faucheuse est venue. Ses bras glacés l'ont étreint, et doucement il s'en est allé, comme s'en va dans le sanctuaire sacré, la lampe qui a bu toute son huile. Ses yeux émerveillés contemplent maintenant l'au-delà qu'il entrevoyait plein de promesses, et les coeurs vaillants qui le pleurent, ont compris qu'il est sorti de la vie mesquine, que rien ne peut plus l'atteindre dans sa solitude profonde et les tendres souvenirs qui sortent vivants de cette tombe toute fraîche, en jetant un voile ensoleillé sur leur tristesse, arrêteront sur leurs lèvres les mots douloureux, les aideront à poursuivre sa noble pensée et à tenir tête au sort.

Les âmes aimées qui s'en vont laissent des parfums qui viennent flotter parfois dans les merveilleuses nuits d'été. Elles ont atteint leur rêve, et il nous reste leur souvenir.

ODETTE.

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères. — La Bruyère.

• • •

Le but de la vie, ce n'est pas de dominer, c'est de servir. — P. Compaing.

• • •

HEURES DES OFFICES RELIGIEUX A LA CATHEDRALE DE SAINT-BONIFACE

Mgr Jubinville, curé. Vicaires: MM. les abbés Brunet et Lavoie.

Messes du dimanche: 6 h. 15, 7 h. 30, 9 h. et 10 h. 30. Vêpres: 3 h. p.m. Messes sur semaine: 6 h. 15, 6 h. 45 et 7 h. 30.

HEURES DES OFFICES RELIGIEUX A L'EGLISE DU SACRE-COEUR DE WINNIPEG

Coin des rues Lydia et Bannatyne. L'église paroissiale de toute personne de langue française de la ville de Winnipeg. Téléphone A 8870.

R. P. A. Normandin, O.M.I., curé; R. P. Pilon, O.M.I., vicaire.

Messes du dimanche: 7 h. 30, 9 h. et 10 h. 55 (grand'messe). Vêpres à 7 h. 30. Messes sur semaine: 6 h. 45 et 8 h. 30.

MARCHE PUBLIC

Un marché public sera ouvert à Steinbach le 5 septembre. La vente se fera le premier mercredi de septembre, octobre et novembre.

Amenez tout ce que vous avez à vendre, quelle qu'en soit la nature. L'entrée sera libre pour tout le monde le premier jour de la vente.

Tous seront les bienvenus.

Adresser toutes les communications au secrétaire,

P.-W. REIMER,
Boîte postale 102 — Téléphone L 3, R 3
STEINBACH, MAN.